

charlie



Si vous avez beaucoup
beaucoup
beaucoup
beaucoup
beaucoup d'argent
à foutre en l'air, achetez tous
les mois

**HARA
KIRI**
journal bête
et méchant

et achetez tous les lundis

L'HEBDO *hara-kiri*

sinon, volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les

charlie

Journal plein d'humour et de bandes dessinées
mensuel — 1^{er} mars 1970

n.14

sommaire

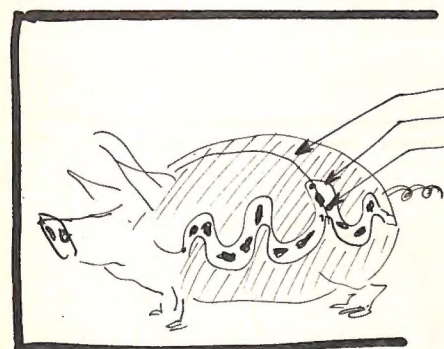
- 1 Reiser
- 9 Gédé : édition spéciale
- 12 Bouteille : les gens sordides
- 13 Al Capp : Li'l Abner (chroniques dogpat-chiennes)
- 22 Alphonse Allais : encore un mensonge clérical
- 24 Roger Price : droodles
- 26 Pichard et Wolinski : Paulette
- 33 Les lectures de Charlie : récits apocryphes, de Karel Capek
- 35 Schulz : peanuts
- 46 Gédé : Charles Reboisé-Cloison accuse (ill. Serre)
- 51 Wolinski : les aventures de Georges
- 61 Norge : la grande chèvre
- 62 Jack Wohl : alphabète
- 64 Le courrier de Charlie
- Willem : chez les esthètes
- 65 Reiser : mon papa



Directeur de la publication : Georges Bernier
Rédacteur en chef : Delfeil de Ton
Ange tutélaire : Cavanna
Editions du Square, s.a.r.l. au capital de 30 000 F
Siège social : 35, rue Montholon, Paris (9^e)
Téléphone : 878-66-90
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1970
Imprimerie : SMIG, 1, rue Moreau, Saint-Denis
Distribution : NMPP
Abonnement (12 numéros) : 36 F par an
Etranger : 41 F
Le numéro : 3,50 F
Imprimé en France

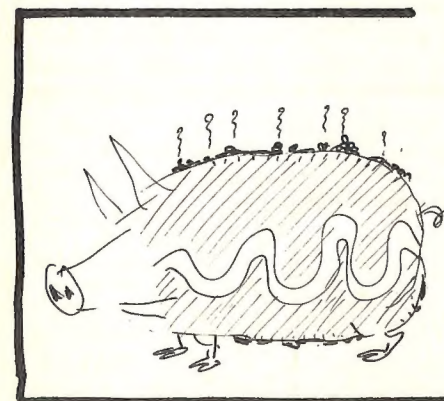
PROJET DE RÉNOVATION POUR NOS AMIES LES PETITES BÊTES DE NOS CAMPAGNES.

À TOUT SEIGNEUR, TOUT HONNEUR :
LE COCHON : UN COCHON, QU'EST-CE
QUE C'EST ?



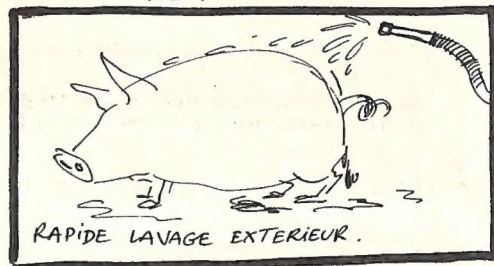
- 19 DE LA VIANDE
- 22 À L'INTÉRIEUR DE LA VIANDE, DES BOYAUX
- 39 À L'INTÉRIEUR DES BOYAUX, DU CACA.

TOUT L'ART DU CHARCUTIER CONSISTE À ENLEVER
LES BOYAUX DE LA VIANDE, LE CACA DES BOYAUX, ET À
REMETTRE LA VIANDE DANS LES BOYAUX À LA
PLACE DU CACA POUR EN FAIRE DES SAUCISSES.
OPERATION LONGUE ET ONEREUSE QUI PRIVE BIEN
DES PAUVRES DES JOIES DE LA CHARCUTERIE.

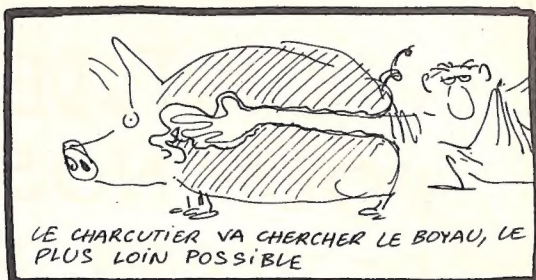


IL SERAIT BON DE METTRE AU POINT UNE RACE
DE PORCS À BOYAUX VIDES ET QUI FERAIENT
LEUR BESOIN PAR LES PORES DE LA PEAU.
L'ASPECT EXTERIEUR SERAIT EPOUVANTABLE À
LA VUE COMME À L'ODORAT, MAIS COMME DE
TOUTES FAÇONS, LA REPUTATION DE SALETÉ DU
PORC EST SOLIDEMENT ENRACINÉE DANS LES
CERVELLES HUMAINES, IL N'A RIEN À PERDRE.

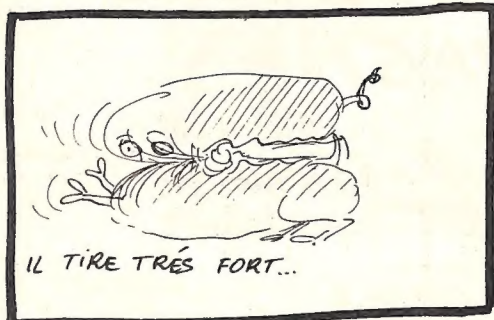
VOICI UN APERÇU DES OPERATIONS SIMPLES QU'IL SUFFIRAIT DE FAIRE POUR OBTENIR UN GROS SAUCISSON AVEC UN PORC DE CETTE RACE :



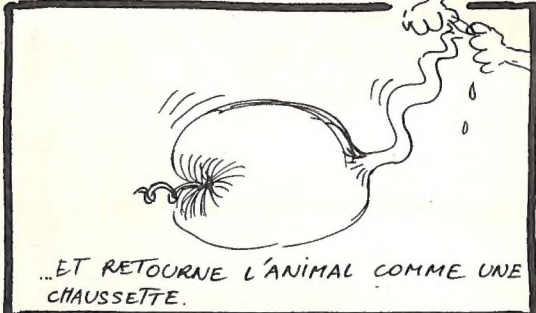
RAPIDE LAVAGE EXTERIEUR.



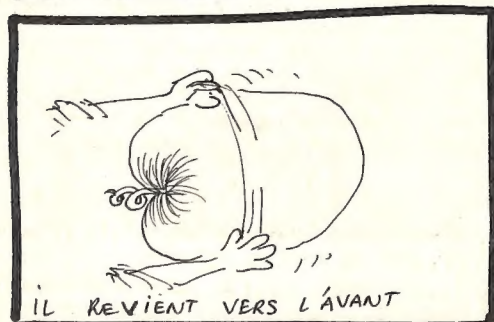
LE CHARCUTIER VA CHERCHER LE BOYAU, LE PLUS LOIN POSSIBLE



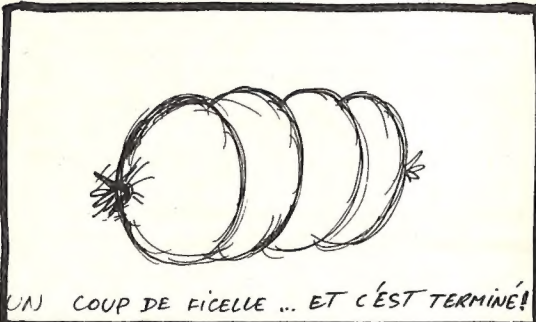
IL TIRE TRÈS FORT...



...ET RETOURNE L'ANIMAL COMME UNE CHAUSSETTE.



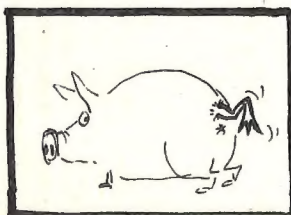
IL REVIENT VERS L'AVANT



UN COUP DE FICELLE ... ET C'EST TERMINÉ!

LE MOINS QU'ON PUISSE DIRE EST QUE LA VIANDE DE PORC, TOUT EN ETANT ASSEZ BONNE DANS L'ENSEMBLE, EST MOINS FINE QUE CELLE DES CUISSES DE GRENOUILLES PAR EXEMPLE. SI ON POUVAIT CROISER UN COCHON AVEC UNE GRENOUILLE, ON AURAIT UN ANIMAL PARFAIT.

ÇA NE SERAIT PEUT-ÊTRE PAS TRÈS FACILE, MAIS EN EXCITANT BIEN LA GRENOUILLE MÂLE, ON DEVRAIT OBTENIR UNE UNION SATISFAISANTE...

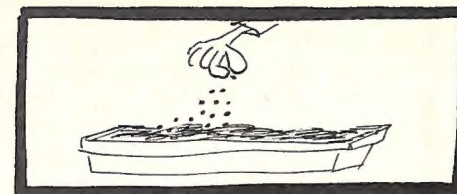


ET REUSSIR QUELQUE CHOSE DE CE GENRE: DIX GRAMMES DE CHAIR DELICATE, CONTRE CENT KILOGS DE VIANDE COMMUNE. C'EST UNE BONNE PROPORTION.

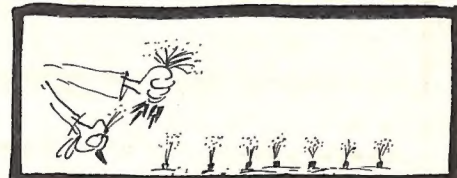
(2)

LES POULES, C'EST SALE: ÇA FAIT DU BRUIT ET ÇA MET DES CROTTES PARTOUT. PLUTÔT QUE DE METTRE DES POULES DANS LES BASSES-COURS ON AURAIT INTÉRÊT À ACCUEILLIR DES CAROTTES, DES CAROTTES AVEC DES PATTES, BIEN ENTENDU. C'EST POUR CE QUE LES CAROTTES À PATTES SIMPLIFIERAIENT LA VIE DES AGRICULTEURS.

ON SÈMERAIT EN MARS



ON REPIQUERAIT EN AVRIL



EN MAI, LES PATTES APPARAÎT-TRAIENT

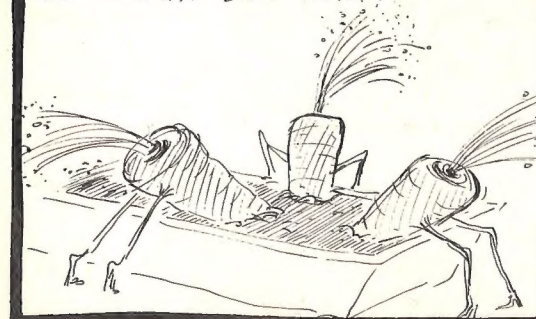


ET AÏDE-RAIENT LES CAROTTES À SE SORTIR TOUTES SEULES DE LA TERRE

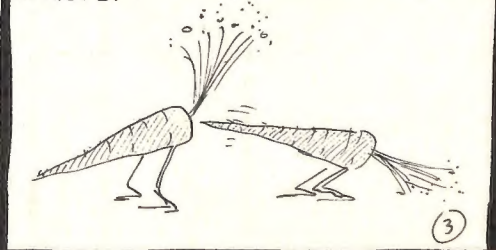


AUSSITÔT APRÈS, ON VERRAIT CES CHARMANTES PETITES BÊTES ACCOURIR DE LEUR CHAMPS...

POUR RECEVOIR LEUR PREMIER REPAS DE BON TERREAU BIEN GRAS.

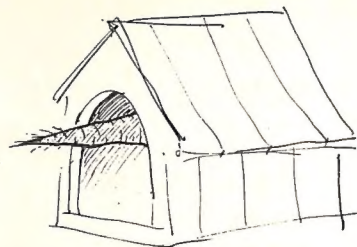


ON AURAIT ENFIN DES BASSES-COURS SILENCIEUSES OÙ N'AURAIENT PLUS DE MAUVAISES HABITUDES QUE QUELQUES INDIVIDUS PARTICULIÈREMENT DÉGOUTANTS.

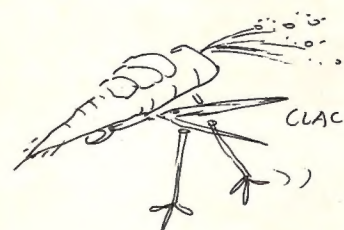


(3)

ON POURRAIT MÊME AVOIR
DES CAROTTES DE GARDE,
RECRUTÉES PARMI LES PLUS
GROS MODÈLES. ELLES VER-
RAIENT BIEN LA NUIT, VU
QU'ELLES SERAIENT PLEINES
DE CAROTÈNE.

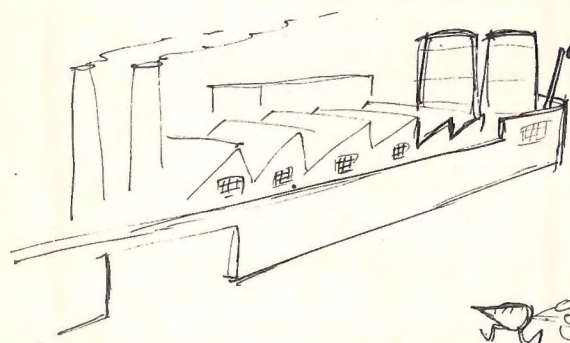


ELLES NE MORDRAIENT PAS MAIS
FERAIENT ENCOURIR AUX MALANDRINS
DE TERRIBLES HUMILIATIONS, QU'ON
NE LEUR PARDONNERAIT PAS DANS
LE MILIEU.



AVANT DE VENDRE
LES CAROTTES AU
MARCHÉ, ON PRENDRA
SOIN DE LEUR COUPER
LES PATTES QUI SE-
RAIENT COMESTIBLES,
MAIS BIEN
ENTENDU, CE
SERA DE LA
NOURRITURE DE FAUVRE...

ENCORE DES PATTES
DE CAROTTES...

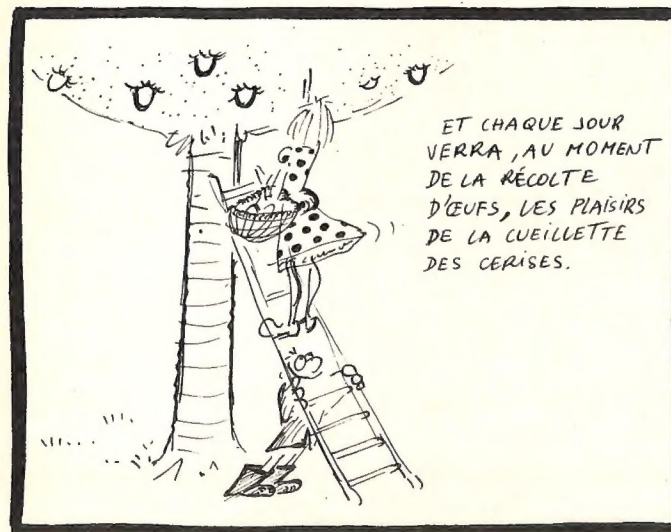


SUSSUCRE
SUSSUCRE
SUSSUCRE

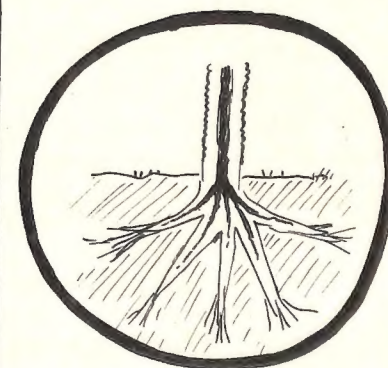


QUANT AUX BETTERAVES À SUCRE, ON LEUR APPRENDRAIT À ACCOURIR À LA
SUCRERIE, À UN SIGNAL DONNÉ, POUR SE FAIRE RÉDUIRE EN PULPE.

PAS DE PATTES POUR LES POULES, PAR CONTRE
DES RACINES PUISSANTES, ET UN TRONC.
CELA LEUR ÉVITERA DE SE FAIRE ÉCRASER
PAR LES VOITURES



ET CHAQUE JOUR
VERRA, AU MOMENT
DE LA RÉCOLTE
D'ŒUFS, LES PLAISIRS
DE LA CUEILLETTE
DES CÉRISES.



PLUS DE SALETÉS, LE CACA
PASSANT DIRECTEMENT DES
INTESTINS AUX RACINES
QU'IL IRA ENGRAISSER.

LES MOUTONS :

LES MOUTONS SONT DES BÊTES ASSEZ UTILES : ELLES DONNENT DE LA LAINE, DE LA VIANDE, DU LAIT. MAIS SI AU LIEU D'AVOIR DES PATTES, ELLES AVAIENT DES ROUES, CE SERAIT ENCORE PLUS FORMIDABLE ! QUELLE ÉCONOMIE POUR LES PAYSANS QUI POSSÉDERAIENT DES VELOS, DÉBITABLES EN CÔTELETTES QUAND ILS SÉRAIENT TROP VIEUX.

LES BERGERS POURRAIENT EMMENER LEURS MOUTONS VERS DE LOINTAINS PÂTURAGES SANS EFFORT POUR PERSONNE.

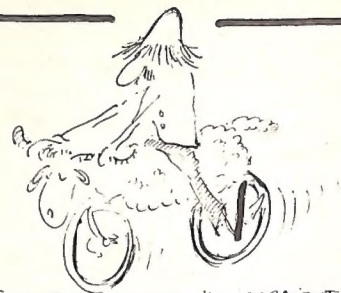
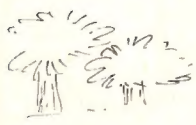


LES CLÔTURES SÉRAIENT DES PLUS ÉCONOMIQUES UNE CEINTURE DE PETITS CLOUS ET TOUT LE TROUPEAU RESTERAIENT BIEN SAGE DANS L'ENCLOS SANS PEINE DE CRÉVAISON.

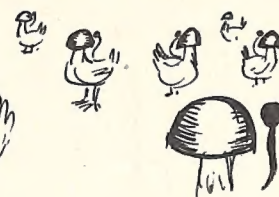


ON LEUR APPRENDRAIT À SE NOURRIR DE RESIDUS PETRO-liers DE TOUTES SORTES : Goudron des Plages Huile de vidange etc...

AINSI QUE DE PETITS CAILLOUX, COMME FA, EN FAISANT LEURS PETITES CROTTES, LES MOUTONS COUVRAIENT PEU À PEU LES CHEMINS DE CAMPAGNE D'UNE BELLE ET UNIFORME COUCHE DE BITUME.



POUR LES POULETS D'ÉLEVAGE, ON SÉLECTIONNERA UNE RACE OÙ LA TÊTE SERA REMPLACÉE PAR UNE SONNETTE RELIÉE À LA GLANDE TYROÏDE. DÈS QUE LA CROISSANCE EST TERMINÉE, HOP, L'ÉLEVEUR LE SAIT IMMÉDIATEMENT, PLUS AUCUNE PERTE DE TEMPS.



LES LAPINS :

UN LAPIN NORMAL A DEUX OREILLES. C'EST UTILE POUR



L'ATTRAPER, MAIS UNE SEULE SUFFIT.



IL SÉRAIT BON QUE L'EXTRÉMITÉ DE CETTE OREILLE SOIT CORNÉE, RÉSISTANTE COMME UN ONGLE DE CENTENAIRE.



QUAND ON VOUDRA ARRACHER L'ŒIL, UN SEUL MOUVEMENT, SANS MÊME UN COUTEAU, ET LE TOUR SÉRA JOUÉ.



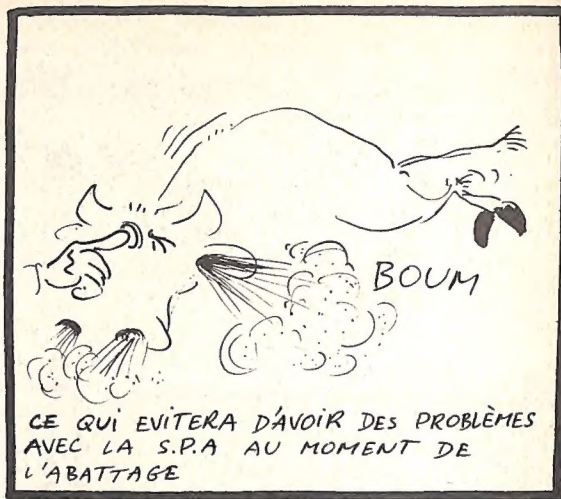
LES VACHES :

LES VACHES ONT UN FOIE, DEUX REINS, UN CŒUR, DEUX POUMONS, UN ESTOMAC... TOUT CELA PREND UNE PLACE ÉNORME ET DEVRAIT SE PORTER SUR LA TÊTE DANS DES ETUIS DE CORNE. COMME FA, ELLES AURAIENT L'AIR MOINS COMMUN ET CELA PERMETTRAIT DE CONSACRER LA TOTALITÉ DU VOLUME DE LEUR VENTRE À LA PRODUCTION DE LAIT. AU MOINS 300 LITRES PAR JOUR.





POUR LES BOEUFs, ON TÂCHERA
DE METTRE AU POINT UNE RACE
QUI NAÎTRA AVEC UNE CHARGE
D'EXPLOSIF DANS LE CERVEAU.

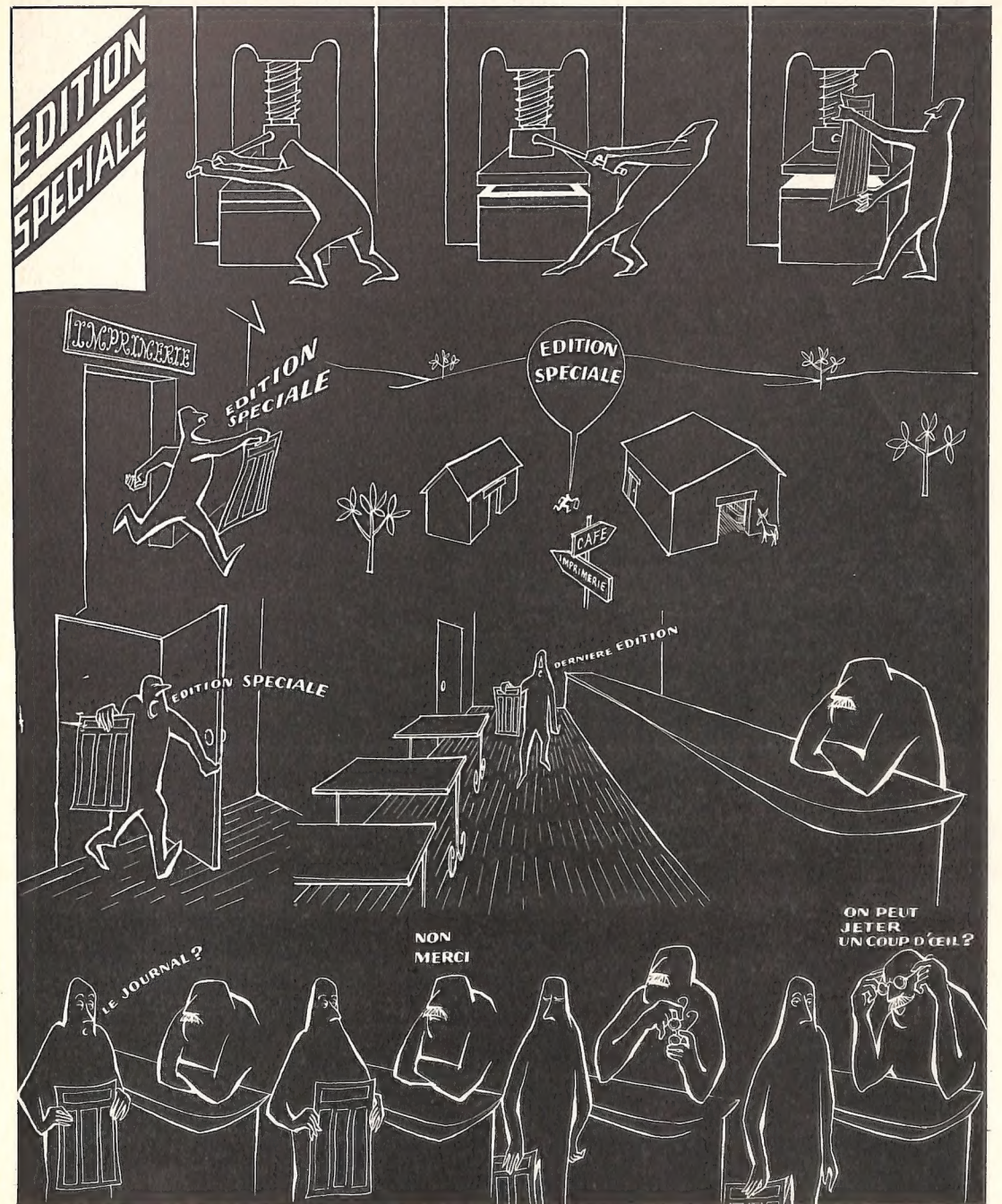


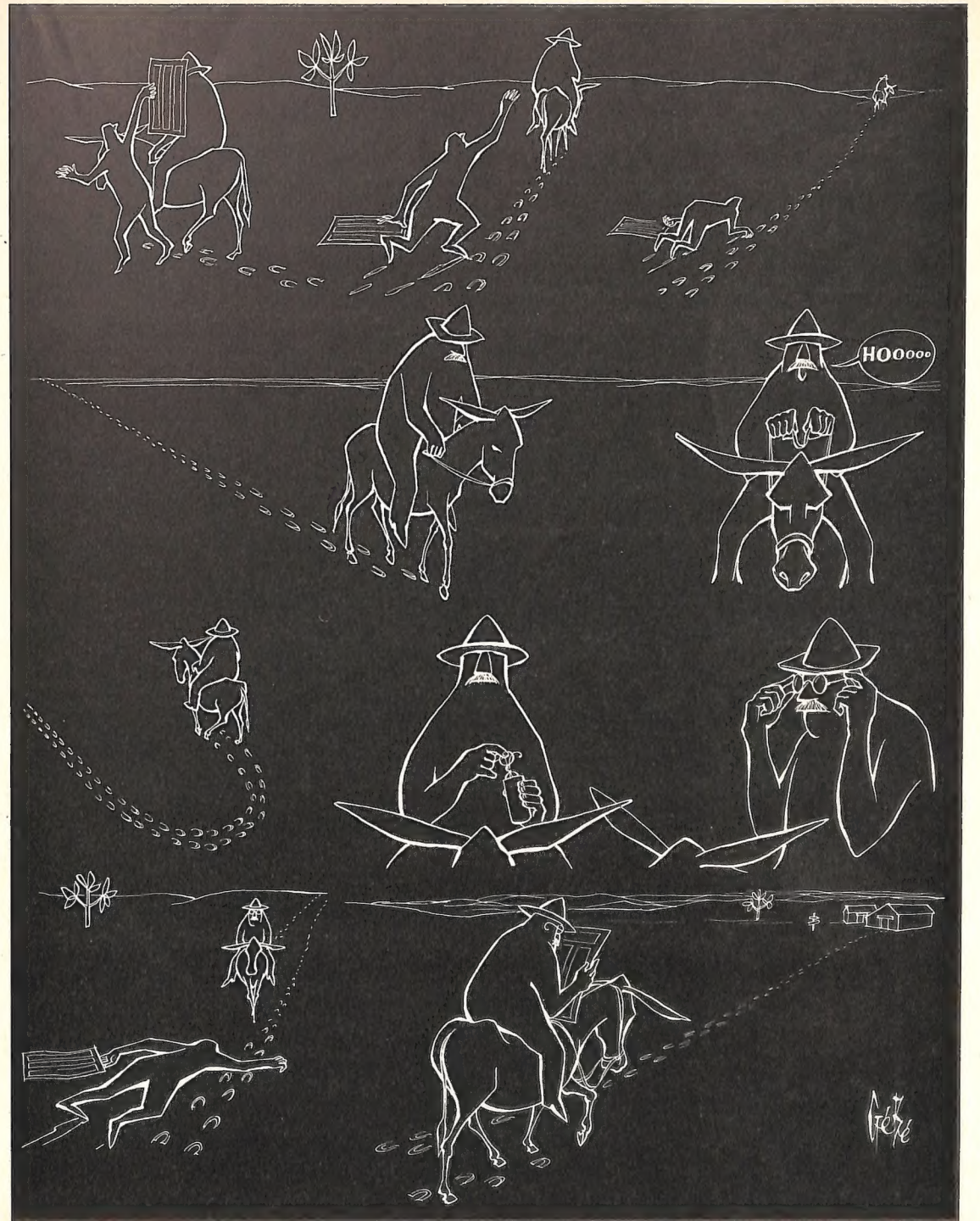
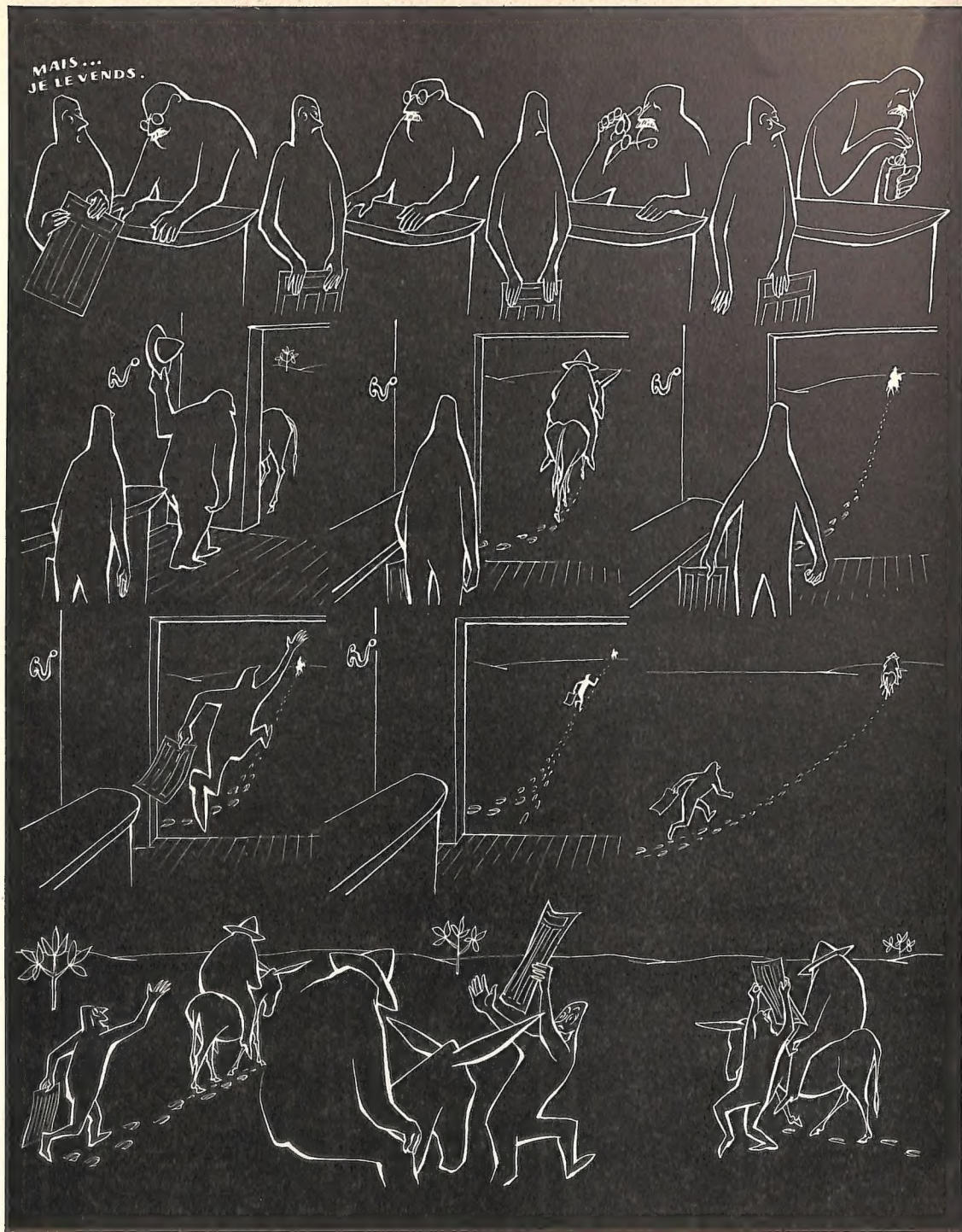
CE QUI EVITERA D'AVOIR DES PROBLÈMES
AVEC LA S.P.A AU MOMENT DE
L'ABATTAGE

AU MOIS D'AOUT, ON FERAIT FAIRE LA MOISSON PAR LES MALIENS DE
PARIS QUI SERAIENT AU CHÔMAGE EN L'ABSENCE DES PARISIENS SALES
ET DES FEUILLES MORTES.



Reiser





fête et méchant
L'HEBDO *hara-kiri*
PROLONGEMENT HEBDOMADAIRE DU MENSUEL HARA-KIRI • N° 50 • LUNDI 16 FÉV. 1970 • 1,50 F • TOUTS LES LUNDIS

DES MIRAGES POUR FRANCO

tous les lundis/1f 50

A MONTPARNASSE
 18, rue d'Odessa

ROMAIN BOUTEILLE
 dans

**VIENS, T'AURAS
 DU SPECTACLE**

au
CAFE DE LA GARE
 Maison fondée en 1969

De 3 à 18 F par tirage au sort
 Consommation et service compris

les gens sordides

Il y a vraiment des gens sordides. Je vois un pauvre vieux qui passait avec un chien plein de puces et un regard plein de mélancolie. Les enfants sortaient de l'école, l'un d'eux s'écrie : « Oh, le monsieur, il a un chapeau ! ». J'ai senti que le pauvre vieux était blessé. Il se retourne vers l'enfant et vlan ! La baffe. Vous savez comment il a réagi, ce gosse ? Il lui a craché sur les pieds ! Il y a vraiment des enfants sordides. On se demande à quoi servent les maisons de correction. Mais que voulez-vous, de nos jours, les enfants s'y plaisent, alors ils ne font plus rien pour s'en sortir ! Quelques évasions, au printemps, mais sans conviction. Je demandais au directeur :

— Chez vous, quels sont les débouchés ?

— Oh, chez moi, ils sont tous plus bouchés les uns que les autres.

Il avait mal compris la question.

— A la sortie de chez vous, quels sont les débouchés possibles ?

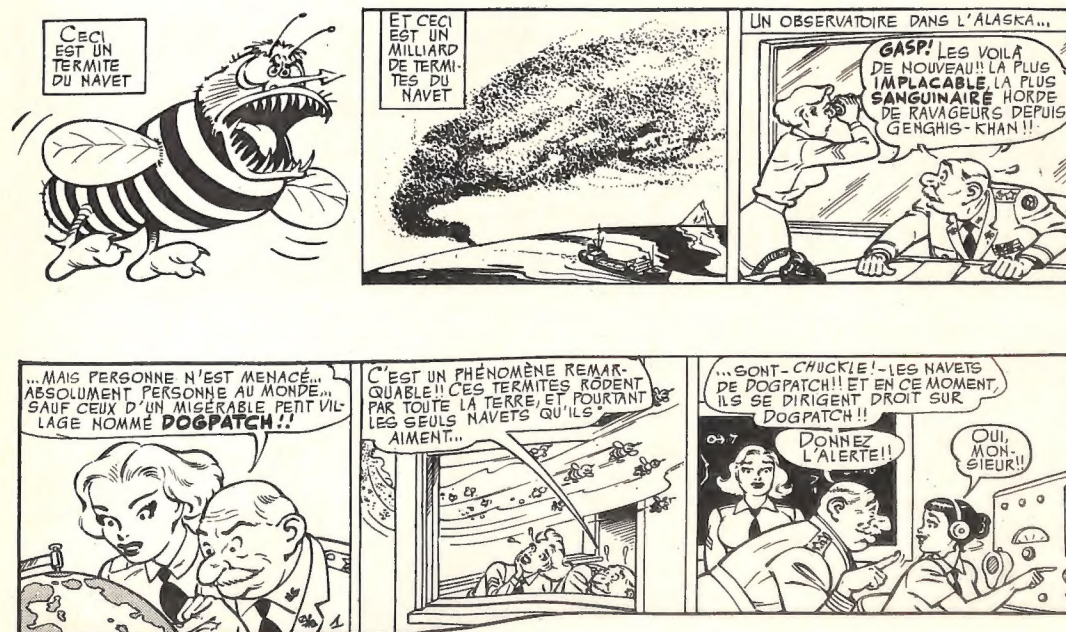
— Oh, il dit, c'est pas ça qui manque. Y'a Fresnes, y'a les paras, y'a Polytechnique, y'a la Santé... Mais ils ne font aucun effort, que voulez-vous, vous leur parlez de la morale, de la patrie, ils ont l'air attentif, le regard fixé à terre, mais suivez leur regard, qu'y a-t-il au bout du regard ? Un mégot ! Un mégot ridicule, d'ailleurs. Bon, mettons qu'ils aient le sens de l'hygiène ; mais une fois lavé et séché, ça n'a plus de goût ! Bon, mettons qu'ils aient le sens du partage, mais à huit là-dessus, ils vont se brûler les doigts ! Alors, vous distribuez huit cigarettes et le problème se reposera pour les huit mégots. D'ailleurs, non ! On ne fume pas à douze ans. C'est comme la cocaïne, s'ils commencent maintenant, qu'est-ce qu'ils auront, à mon âge ? Ils sont exigeants, vous savez ! J'en ai un, son père, dix ans de prison. Sa mère, quatre ans d'hôpital. Et il voudrait encore que la Société s'occupe de lui ! Argent perdu ! Temps perdu ! Ces gosses-là sont fichus ! Ça ne fera jamais que des voleurs à la tire, des souteneurs, des généraux, voire des patrons d'usines. Vol à main armée, trafic des blanches, Vatican, que sais-je ? Chez moi, les débouchés ne manquent pas, mais ils ne font aucun effort, que voulez-vous, ils ne savent rien faire. Ils finiront dans le journalisme !

Romain Bouteille

chroniques dogpatchiennes

1. la tombola

LI'L ABNER



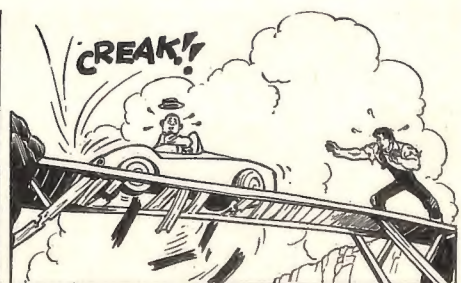




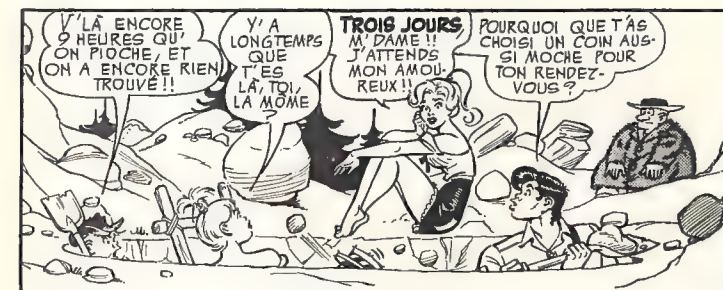
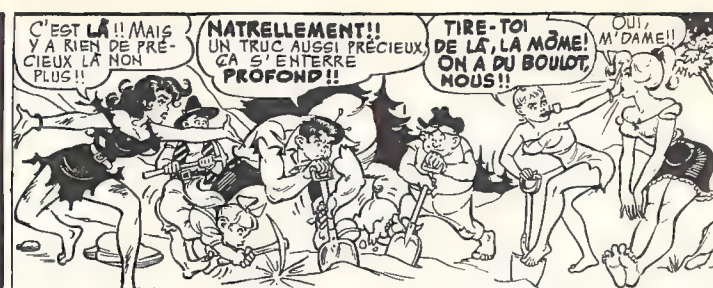
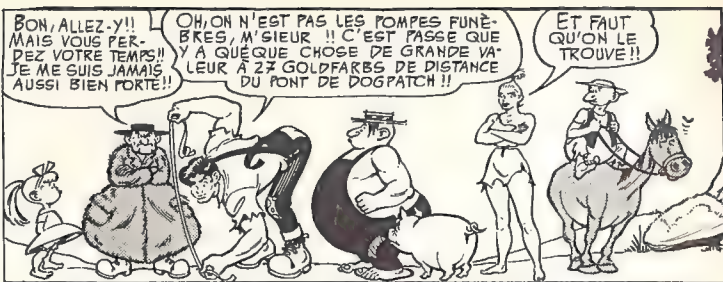
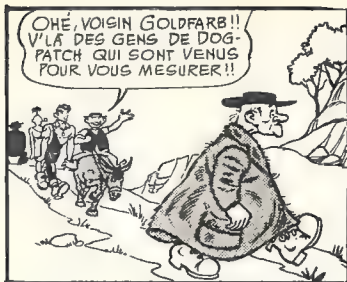
FIN

chroniques dogpatchiennes

2. le trésor







FIN
de l'épisode

encore un mensonge clérical

La scène se passe, au commencement du dîner, chez mon vieux camarade Louis Sèze, que je n'avais pas revu depuis son mariage avec Mlle Lenickeleur, la fille du richissime père Lenickeleur, fondateur et directeur de la puissante « Compagnie Générale des Vidanges du Congo Belge ».

Personnages : mon vieux camarade Louis Sèze, sa charmante femme, leur cher petit garçon Gustave, Lucie, leur délicieuse fillette, et, pour finir, votre dévoué serviteur.

Dégustez ce colloque entre les parents et les mômes :

- Gustave, finis ta soupe.
- Zut !
- Je te prie d'être un peu plus poli.
- Ta bouche !
- Et toi, Lucie, tiens-toi droite.
- C'que t'es barbante, maman ! Tu f'rais mieux de m'passer les pêches...
- Au dessert, pas avant...
- Penses-tu qu'y aura la guerre ! C'que j'avais prendre des gants pour bouffer des pêches ! Voyez plutôt !

Et, faisant ainsi qu'elle dit, Lucie « bouffa » deux ou trois montreuils, sans que les parents fassent mine seulement d'intervenir.

Sur mon air étonné :

— C'est navrant, m'explique Louis Sèze, mais impossible de réagir, à cause du grand-père

qui se fâcherait !

Dès le lendemain matin, j'éprouvais le plaisir flatteur de m'attirer la confiance de l'honorable M. Lenickeleur.

- Comment trouvez-vous mes petits-enfants, cher monsieur ?
- Charmants, véritablement charmants.
- Allons, dites toute votre pensée. Ne les trouvez-vous pas un peu...
- Irrévérencieux, sans doute, à l'égard de leurs parents ?
- Oui.
- Je vous avoue, cher monsieur Lenickeleur, que je les préférerais légèrement plus respectueux.
- C'est le tort, le grand tort que vous avez. Ecoutez-moi.

Et M. Lenickeleur me conta les choses que voici :

Un jour, assistant à une leçon de catéchisme du jeune Gustave, il bondit soudain, l'entendant annoncer :

Tes père et mère honoreras, Afin de vivre longuement.

Afin de vivre longuement !

Ainsi donc, l'Eglise catholique en était là, d'aller chercher les petits fidèles par une prime, d'ailleurs assez problématique, de longévité, pour obtenir qu'ils ne traitassent pas leur papa de fourneau et leur maman de sous-râclure, et leurs grands-

parents peut-être pis encore.

Singulier système d'éducation !

Rappelant son enfance, il se souvint du peu de respect qu'il manifestait à l'égard de son père et de sa mère, ce qui ne l'avait pas empêché d'arriver à la septantaine et de se sentir encore trente ans de bon dans la peau.

Et son cousin Victor, lequel avait un jour frappé sa mère, qui lui refusait de l'argent, ne venait-on pas de lui fêter son quatre-vingt-troisième anniversaire !

M. Lenickeleur résolut d'ajouter à ces deux observations personnelles les fruits d'une vaste enquête générale.

L'opération dura un an environ, et porta sur l'interview de cent vieillards, dont le plus jeune comptait pour le moins nonante ans.

Pensant que le tableau statistique de cette curieuse enquête pourrait intéresser nos lecteurs, nous l'avons copié à leur intention, avec la gracieuse autorisation de son auteur :

Vieillards ayant, dans leur jeunesse, observé les attitudes les plus révoltantes à l'égard de leurs parents 67

Vieillards s'étant simplement contentés de traiter leurs parents par-dessus la jambe .. 24

Douteux ou ayant perdu le souvenir de ces faits 9

Vieillards ayant, dans leur jeunesse, entouré leurs parents, non pas des égards les plus touchants, mais seulement d'une élémentaire politesse 0

Total 100

Cette petite statistique ne vous semble-t-elle pas étrangement suggestive ?

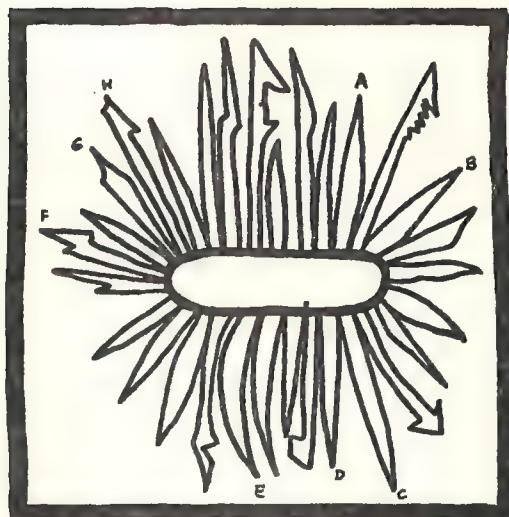
Et qui donc oserait donner tort à un aïeul chérissant ses petits-enfants, s'il leur inculque le violent mépris de leurs père et mère ?

Surtout quand ce spectacle le fait, chaque fois, mourir de rire, le vieux loufoque !

(Ce conte est extrait du sixième tome des « Œuvres posthumes », d'Alphonse Allais, qui vient de paraître aux éditions de la Table Ronde (1 volume relié, 500 pages, 36 francs). Trois volumes d'« Œuvres anthumes », six volumes d'« Œuvres posthumes », c'est-à-dire, pour les neuf dixièmes, inédites en librairie, cela porte à neuf le nombre de tomes parus dans cette édition de « Tout Allais ». Et on nous en promet d'autres ! La publication de « Tout Allais », qui nous a déjà permis de lire plusieurs centaines de contes inconnus, sans parler de la correspondance et des documents annexes, est un événement littéraire de la plus haute importance. Ce n'est pas si souvent que les œuvres cachées d'un des plus grands auteurs de la littérature française sont ainsi révélées au public. C'est sans doute la raison pour laquelle nos éminents critiques, très habiles, comme chacun sait, à séparer le bon grain de l'ivraie, ne manquent pas, à la publication de chaque tome, de ne pas le signaler et de ne pas faire le commentaire à leurs lecteurs, de manière à ce que ceux-ci n'aient aucune chance d'être tentés de s'y intéresser. Il a certainement fallu à François Caradec une bonne dose d'énergie mêlée à une non moins bonne dose de résignation pour entreprendre et mener à bien cette entreprise d'intérêt national. « Charlie » lance une souscription pour lui ériger une statue dans la localité de son choix. Si, par hasard, les fonds réunis n'étaient pas assez importants, la rédaction se chargerait de les dilapider en breuvages divers à la mémoire du Captain Cap.)

DROODLES

(prononcer droudeulse)



COUTEAU DE SCOUT A 50 DOLLARS

Ce couteau, extrêmement pratique, est également un régal pour les yeux. En A, nous avons la lame pour tailler les crayons. En B, celle qui sert à faire des trous dans le cuir. En C, celle qui sert à faire traverser la rue aux vieilles dames plus vite.

Ce couteau contient également un certain nombre de lames sans lesquelles on ne saurait être un vrai scout. La pointe de la lame que nous voyons en D se prolonge par une aiguille à tatouage. En E, se trouve le tranche-spaghettis. En F, une lame très ingénieuse qui permet de récupérer les petits morceaux de noix qui ont sauté dans les réveille-matin. La lame G est en réalité une seringue hypodermique. Quant à celle marquée d'un H, c'est à elle que les scouts sont le plus attachés. Quand on regarde à travers le trou qui est à son extrémité, on voit la photo en couleur d'une cheftaine de louveteaux.

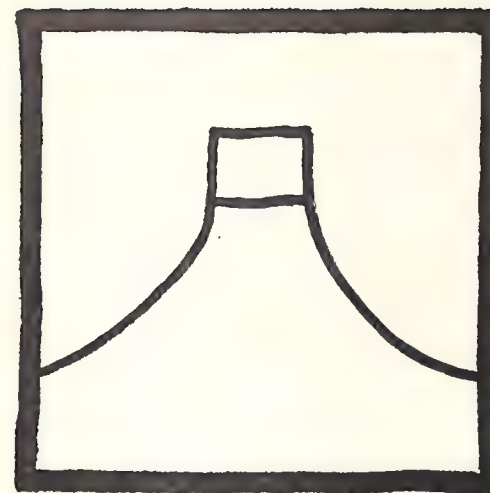
◀ J'avais dix ans quand je posai ma candidature chez les scouts de Sissonville, dans l'Etat de Washington, où ma famille m'avait envoyé pour l'été en compagnie de ma grand-mère. C'était mes parents qui avaient eu l'idée de cette candidature. Ils souhaitaient me faire acquérir une certaine expérience de la vie. Je m'aperçus tout de suite que les scouts, contrairement à leur devise, n'étaient jamais « prêts » pour ce que j'avais envie de faire. Ils me mirent à la porte.

Ma grand-mère en fut si indignée qu'elle se lança dans une grande campagne contre eux. Elle avait quatre-vingt-huit ans, ma grand-mère. Elle se tenait au principal carrefour de Sissonville et, à chaque fois qu'un scout passait à sa portée, elle l'aidait à traverser la rue ! Cela ne tarda pas à miner le moral de ces garçons et leur chef décida qu'ils n'auraient plus le droit d'aller en ville en dehors des heures où ma grand-mère faisait la sieste.

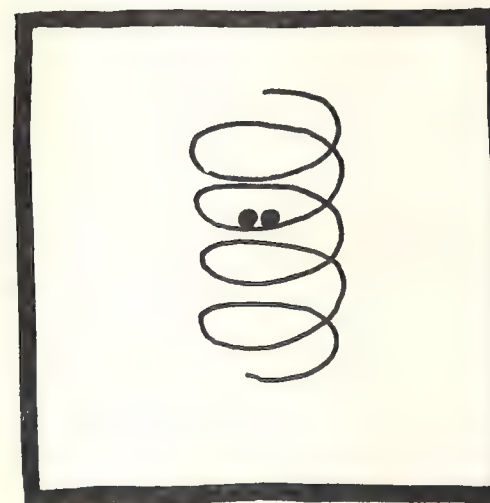
Ma grand-mère s'attaqua alors aux guides. Elle se mit à confectionner d'énormes gâteaux très bourratifs qui pesaient chacun dix kilos et elle obtint que ces jeunes filles allassent les vendre de maison en maison. Elles en vendirent un assez grand nombre, mais cela ne tarda pas à provoquer l'éclatement de leur patrouille. Quatorze de ces filles devinrent si costauds, en effet, à trimbaler les gâteaux de ma grand-mère, qu'elles ne tardèrent pas à rentrer chez les scouts.

Les habitants de Sissonville, pour limiter les dégâts, décidèrent alors de créer une patrouille spéciale de « Vieilles Guides » dont ils nommèrent ma grand-mère membre fondateur. Ils lui donnèrent trois badges : le badge de « Priseuse de tabac », le badge de « Tricoteuse de 1^{re} classe » et le badge de « Rhumatisante ».

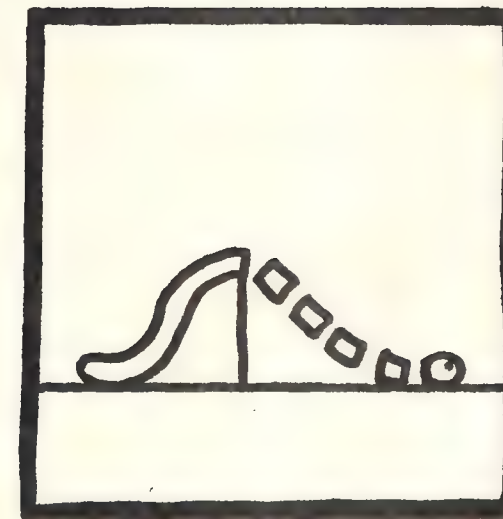
Tout récemment encore, elle a obtenu un badge d'« Habile ménagère » et elle vient de m'envoyer une splendide ceinture en peau de serpent. Il n'y a qu'un ennui, c'est que le serpent est encore vivant. Bien sûr, je suis le seul au bureau à posséder une ceinture qui se boucle toute seule, mais chaque fois que Sherman (c'est le nom du serpent) bâille, je perds mon pantalon. Ça ne fait rien, je suis content quand même et je passe sur cet inconvénient parce que cette ceinture en peau de serpent est vraiment bien assortie à mes chaussures en crocodile. Sherman s'entend si bien avec ma chaussure gauche que je me demande s'ils ne vont pas avoir des petits moccasins. Ce serait formidable. Je les enverrais à ma grand-mère pour qu'elle m'en fasse des pantoufles. Bon, je m'arrête. Les histoires de grand-mères, à la longue...



VOLCAN A BOUT FILTRE



ACCOUPLEMENT DE DEUX PUNAISES AU PRINTEMPS



VERRE DE TERRE RESOLU ESCALADANT UNE LAME DE RASOIR

◀ J'ai inventé ce doodle (prononcer droudeul) à une heure du matin. Il fallait que je le montre à quelqu'un. Je suis sorti de chez moi, mais il n'y avait personne dans la rue à cette heure-là. Rien que deux jeunes blousons noirs tout affairés à changer les roues de leur Cadillac toute neuve et qui m'ont prié grossièrement de les laisser tranquilles.

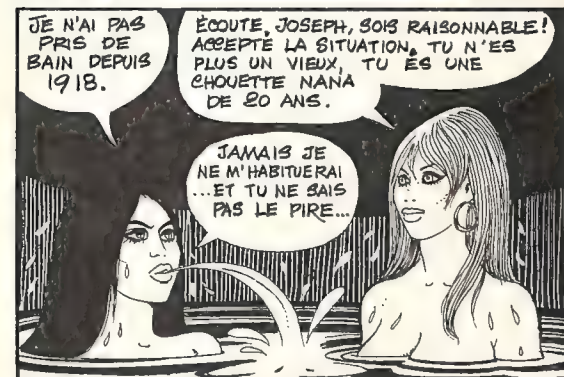
Aussi poussai-je jusqu'au bar le plus proche de mon domicile, j'étais à peine assis en compagnie de trois jeunes femmes qui croyaient à tort que nous nous connaissions déjà, que le patron me présentait leur note : dix-huit dollars. Quand je lui avouai que je n'avais pas cette somme dans la poche de ma sortie de bains, il s'empara de mes lunettes en gage. J'ai mis deux heures à rentrer chez moi.

(traduit de l'américain par Delfeil de Ton)

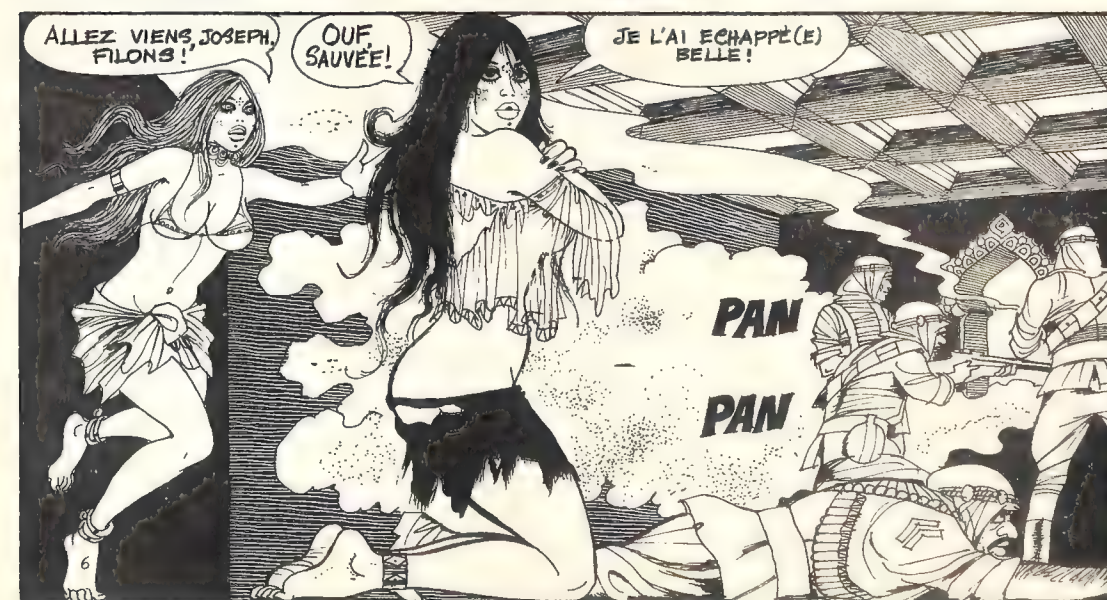
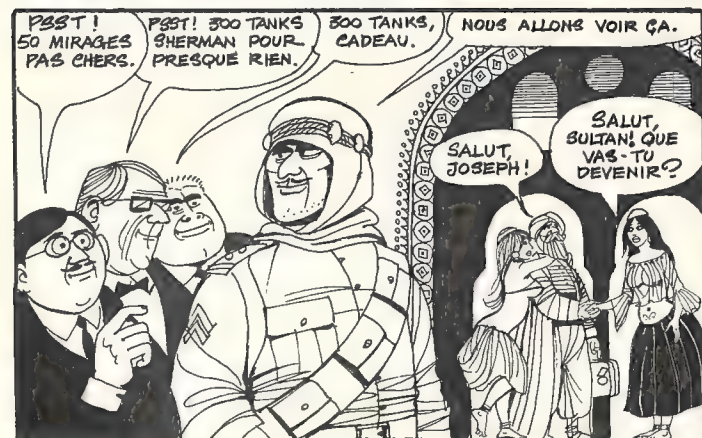
PAULETTE

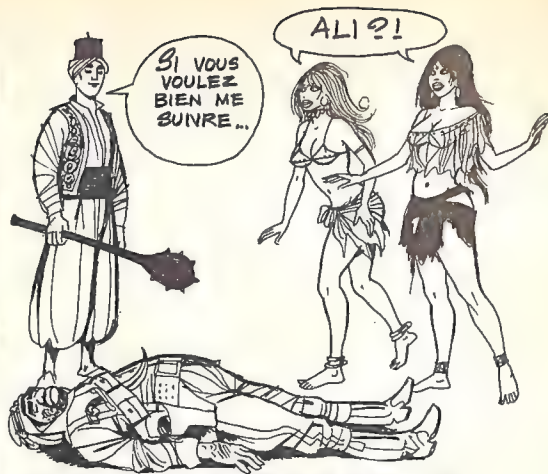
WOLINSKI
G. PICHARD

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. - Paulette est vendue au Sultan de Bahr-el-Maçakal avec Joseph, vieillard de 70 ans transformé en belle jeune fille par une taupe aussi féérique que myope. Je me demande ce qu'il va se passer.









les lectures de charlie

RECITS APOCRYPHES, DE KAREL CAPEK

Karel Capek (1890-1938). Il a son nom dans le Larousse. C'est pas rien ! C'est lui qui a inventé le mot « robot ». C'est pas rien non plus ! Il avait d'ailleurs construit lui-même, avec ses mains, en s'aidant de ses pieds, un robot qui vivait dans une niche installée dans sa cuisine, sous l'évier. Ce robot moulaient son café, le faisait passer et, chose extraordinaire, le buvait, sans jamais lui en laisser une goutte. Après quoi, la nuit, il venait le réveiller. D'où la phrase bien connue de Karel Capek, devenue proverbiale : « Je ne prends jamais de café et ça m'empêche de dormir. »

L'EMPEREUR DIOCLÉTIEN

Cette histoire serait certes plus captivante si elle avait pour héroïne la fille de Dioclétien, ou bien quelque autre jeune et virgineuse créature ; malheureusement, la vérité historique oblige à dire que l'héroïne en question est la sœur de Dioclétien, matrone chargée d'ans et de dignité ; elle passait aux yeux de l'empereur pour quelque peu hystérique et exaltée, au point que le vieux tyran en avait même un peu peur. C'est pourquoi il n'hésita pas, lorsqu'elle se fit annoncer, à interrompre son entrevue avec le gouverneur de Cyrénaïque (auquel il était justement en train de manifester son mécontentement par des paroles bien senties), et il s'avança lui-même à la rencontre de sa sœur jusqu'à la porte.

— Que se passe-t-il donc, Antonia ? claironna-t-il jovialement. Que puis-je faire pour toi ? On t'a encore brûlé des gens ? Dois-je intervenir pour qu'on cesse de martyriser les fauves du cirque ? Ou bien peut-être désires-tu instituer un cours d'éducation morale pour légionnaires ? Allons, vite, déballe ton paquet, et d'abord assieds-toi. Mais Antonia resta debout.

— Dioclétien, commença-t-elle presque solennellement, il faut que je te parle.

— Ah ! fit l'empereur d'un air résigné en se grattant la nuque. Par Jupiter ! Aujourd'hui que j'ai justement tant à faire ! Est-ce que cela

ne peut attendre un autre jour ?

— Dioclétien, continua sa sœur d'un ton inflexible, je suis venue te dire qu'il faut absolument que tu fasses cesser toutes ces persécutions contre les chrétiens.

— Dis-moi, grogna le vieil empereur, qu'est-ce qui te prend comme ça d'un seul coup... depuis trois cents ans que cela dure... Il observa attentivement la matrone émue ; elle avait un air pathétique, avec ses yeux sévères et ses mains convulsivement jointes, toutes déformées par la goutte. « Eh bien, jeta-t-il, nous pouvons aborder le sujet, mais auparavant fais-moi le plaisir de t'asseoir. »

Antonia obéit machinalement et prit place sur le bord de la chaise ; elle en perdit un peu de son assurance combative, se replia sur elle-même et parut déconcertée ; la moue de ses lèvres trahit son envie de pleurer. « Ces gens-là sont pleins de sainteté, prononça-t-elle, et leur foi est si admirable ! Je suis sûre que si seulement toi, tu les connaissais... Dioclétien, il faut absolument que tu les connaisses. Tu verras qu'ensuite tu les jugeras tout à fait autrement. »

— Mais je t'assure que je n'ai aucune mauvaise opinion d'eux, rétorqua calmement Dioclétien. Je sais fort bien que tout ce qu'on dit sur eux n'est que racontars et calomnies. Ce sont nos augures qui vont inventer tout ça. Tu sais bien, la haine de la concurrence... J'ai

voulu savoir ce qu'il en était exactement ; ces chrétiens, me dit-on, sont des gens tout à fait bien. Très convenables, très complaisants.

— Alors pourquoi les persécutes-tu ainsi ? s'étonna Antonia.

Dioclétien haussa légèrement les sourcils.

— Pourquoi ? En voilà une question ! Cela s'est toujours fait, non ? Si encore on avait l'impression que leur nombre diminuait... On a toujours beaucoup exagéré tous ces discours sur les persécutions. Il faut tout de même bien en punir quelques-uns par-ci, par-là, pour l'exemple...

— Je me demande bien pourquoi, réitéra la matrone.

— Pour des motifs d'ordre politique, fit le vieil empereur. Écoute, ma chère, des motifs, je peux t'en fournir des quantités. Par exemple, le fait que ça plaît au peuple. Primo, cela l'empêche de s'intéresser à autre chose. Secundo, cela le tranquillise en lui donnant l'impression d'être gouverné par une main ferme. Tertio, c'est devenu un peu comme une sorte de coutume nationale. Et tiens-toi le pour dit : aucun homme d'État conscient et responsable ne porte inutilement atteinte aux choses d'usage. Cela ne saurait qu'éveiller un sentiment d'insécurité, et même... d'un certain désordre. Ma chérie, je peux te dire que durant mon règne j'ai apporté bien plus d'innovations que beaucoup d'autres gens. Mais cela, c'était né-

FIN DE L'ÉPISODE

cessaire. Ce qui n'est pas strictement nécessaire, je m'en abstiens.

— Mais la justice, Dioclétien, fit calmement Antonia, la justice, c'est nécessaire. Je ne demande rien d'autre de toi que la justice.

Dioclétien haussa les épaules. « La persécution des chrétiens est un acte juste, du fait qu'elle répond aux lois en vigueur. Je sais bien ce que tu vas dire : il m'est possible d'abroger ces lois. Oui, mais je ne le ferai pas. Souviens-toi de ce précepte, chère Toni : **minima non curat praetor**, ce n'est pas à moi de me soucier de pareilles bricoles. Tu dois considérer que j'ai sur le dos toutes les questions d'administration de l'empire ; et je peux te dire, ma fille, que je l'ai vraiment transformé de fond en comble. J'ai remanié la constitution, réformé le Sénat, centralisé l'administration, réorganisé toute la bureaucratie, établi une nouvelle répartition des provinces, amélioré leur code administratif ; toutes choses qu'il était **nécessaire** d'accomplir dans l'intérêt de l'Etat. Tu es une femme, et ne peux comprendre cela ; mais les tâches les plus impérieuses pour un homme d'Etat sont les tâches administratives. Réfléchis un peu : que peuvent bien être ces chrétiens en regard de... disons, de la gestion du contrôle financier de l'empire ? Complètement stupide !

— Mais toi, Dioclétien, soupira Antonia, tu pourrais arranger ça si facilement...

— Oui. Et d'un autre côté non, fit l'empereur d'un ton déterminé. J'ai pu établir l'ensemble de l'empire sur de nouvelles bases administratives sans que les gens s'en rendent compte ou presque. Pour la bonne raison que je n'ai pas touché à leurs coutumes. En leur jetant quelques-uns de ces chrétiens, je leur donne l'impression que tout suit son cours normal, et ils restent tranquilles. Ma chérie, un homme d'Etat doit connaître les limites qu'il ne saurait transgresser sans encourir de risques. Voilà toute la question.

— Alors tu fais ça uniquement, fit amèrement la matrone, pour que tous ces fainéants et ces vieillards te fichent la paix ?

Dioclétien se renfrogna.

— Eh bien oui, si tu veux, c'est aussi pour ça. Mais quant à tes chrétiens, je peux ajouter que j'ai lu leurs écrits et que ça m'a donné un peu à réfléchir.

— Et qu'as-tu trouvé à redire dans ces écrits ? lança brutalement Antonia.

— A redire ? réfléchit l'empereur. Rien, bien au contraire, il y a de bonnes choses. L'amour, toutes ces idées... comme par exemple le mépris de la vanité du monde... ce sont des idéaux tout ce qu'il y a de plus admirables, et si je n'étais empereur... Tu vois, ma petite Toni, il y a dans leur doctrine des idées qui m'ont énormément plu, si seulement j'avais plus de temps... si je pouvais penser à mon âme... Le vieil empereur frappa brutalement la table du plat de la main. Mais c'est absurde. Complètement impensable politiquement. Irréalizable. Comment est-ce qu'on pourrait faire un royaume de Dieu ? Comment l'administrer ? Par l'amour ? La parole de Dieu ? Les gens, tu penses si je les connais ! Politiquement, c'est une doctrine si infantile, si impraticable, que... qu'elle est tout bonnement passible de condamnation.

— Mais enfin, ils ne font pas de politique ! s'écria Antonia avec chaleur. Leurs livres saints ne contiennent pas un mot de politique.

— Pour un homme d'Etat pratique, fit Dioclétien, tout est politique. Tout a une signification politique. Chaque idée doit être appréciée sous l'angle politique ; on doit en envisager les possibilités d'application, en tirer les conséquences, voir à quoi elle peut mener. Je me suis cassé la tête, des jours et des nuits, pour savoir comment on pourrait bien réaliser politiquement la doctrine chrétienne ; et je vois bien que c'est impossible. Je t'assure qu'un Etat chrétien ne pourrait même pas tenir un mois. Dis-moi un peu, est-ce qu'on pourrait chrétiennement collecter les impôts ? Peut-il y avoir des esclaves dans une société chrétienne ? Je le sais par expérience, Toni ; gouverner un Etat avec des principes chrétiens, ça ne tiendrait pas une année, pas même un mois. C'est pourquoi le christianisme ne pourra

jamais s'imposer. Il peut devenir une foi d'artisans ou d'esclaves, mais jamais, au grand jamais, une religion d'Etat. Absolument exclu. Vois-tu, toutes leurs opinions sur la propriété, le prochain, la non-violence, etc., ce sont d'admirables choses, mais sans portée pratique. Elles ne concordent pas avec les conditions de la vie réelle. Me diras-tu alors quelle attitude prendre à leur égard ?

— Elles sont peut-être sans portée pratique, chuchota Antonia, mais elles n'en sont pas pour autant criminelles.

— Tout ce qui nuit à l'Etat, déclara l'empereur, est criminel. Le christianisme risquerait d'affaiblir la toute-puissance de l'Etat. C'est inadmissible. Ma chérie, la puissance supérieure doit exister dans ce monde et non dans l'autre. Si je dis qu'un Etat chrétien n'est pas possible par principe, cela signifie avec une logique irréfutable que l'Etat ne saurait tolérer le christianisme. Un homme politique digne de ce nom doit combattre avec lucidité toutes ces rêveries malsaines et irréalisables. De toute façon, il ne peut guère s'agir que de divagations de fous ou d'esclaves...

Antonia se leva, la respiration haletante.

— Dioclétien, il faut que tu le saches : je me suis faite chrétienne.

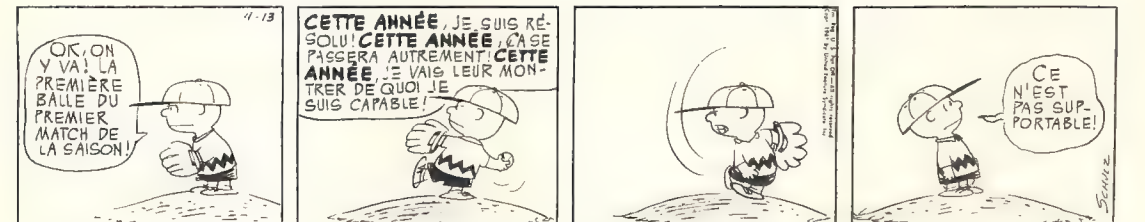
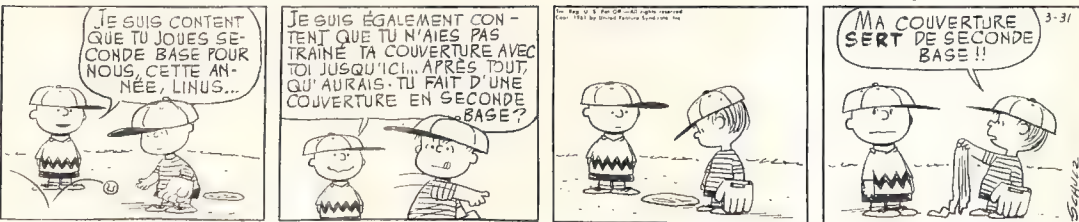
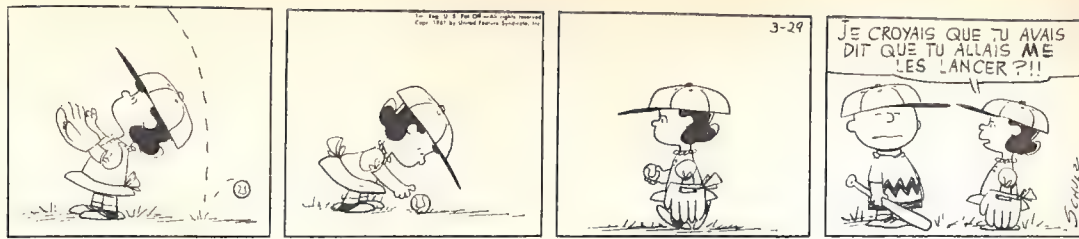
— Allons donc, s'étonna tranquillement l'empereur. Et après tout, pourquoi pas ? Je suis bien d'accord qu'il y a là-dedans quelque chose ; et tant que cela reste ton affaire personnelle... Ne va pas imaginer, Toni, que je n'ai aucune compréhension pour ces choses-là. J'aimerais bien être encore une fois, moi aussi, une âme humaine ; j'aimerais bien, ma petite Toni, mettre au rancart mon rôle d'empereur, la politique et tout le reste... juste le temps d'achever la réforme de l'administration d'empire et autres papéraseries ; et ensuite, j'irais me retirer quelque part à la campagne, où j'étudierais Platon, Christ, Marc-Aurèle, et leur Paul... ou comment l'appellent-ils au juste ? Mais maintenant tu dois m'excuser : j'ai des conférences politiques qui m'attendent.

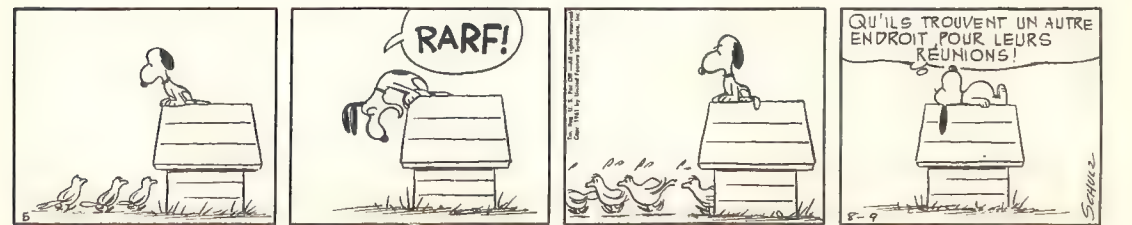
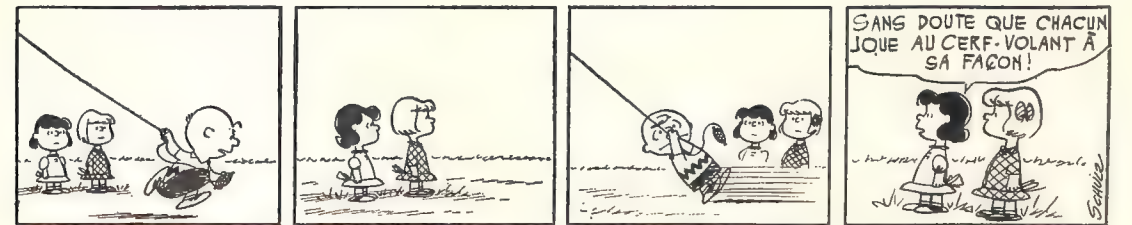
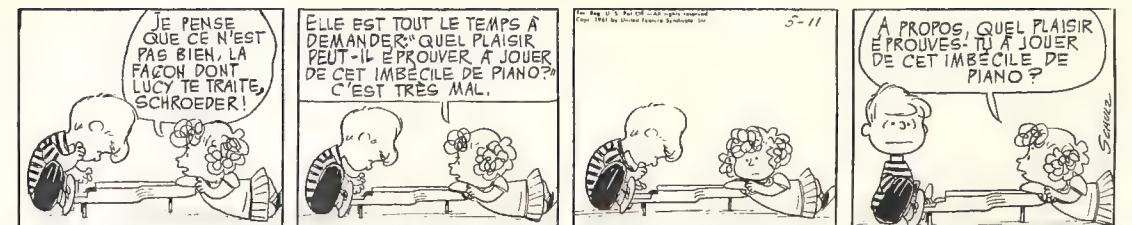
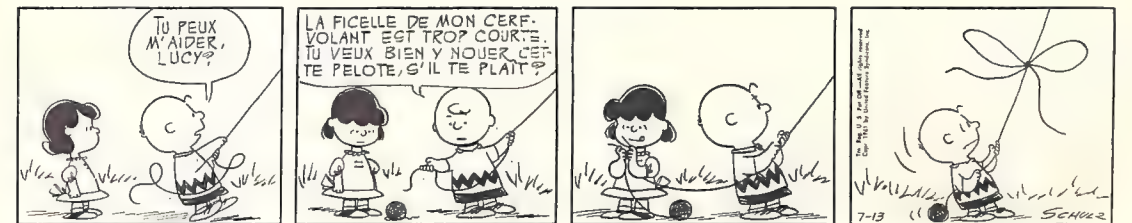
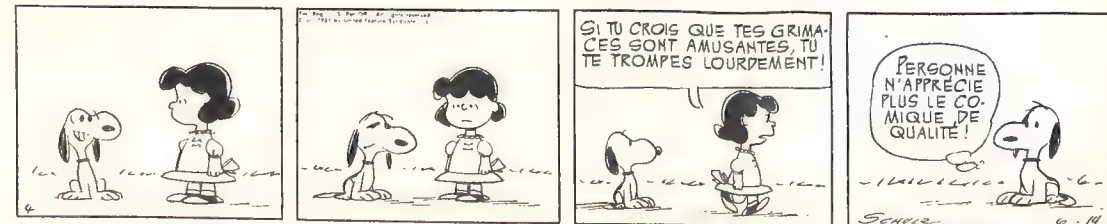
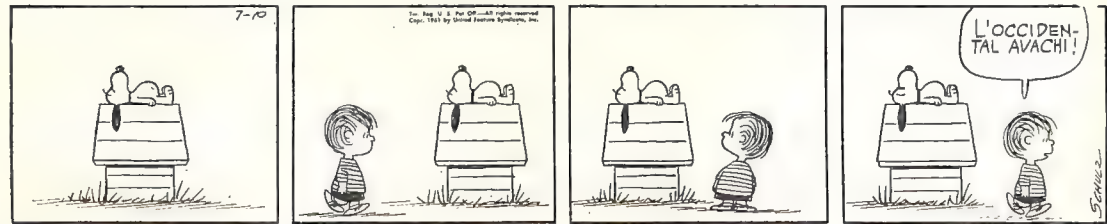
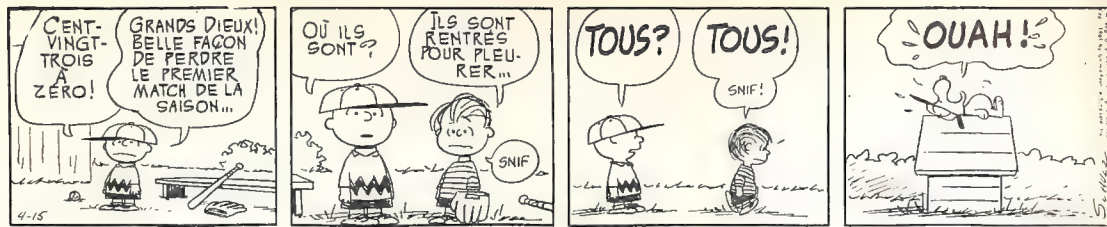
Charles M. Schulz

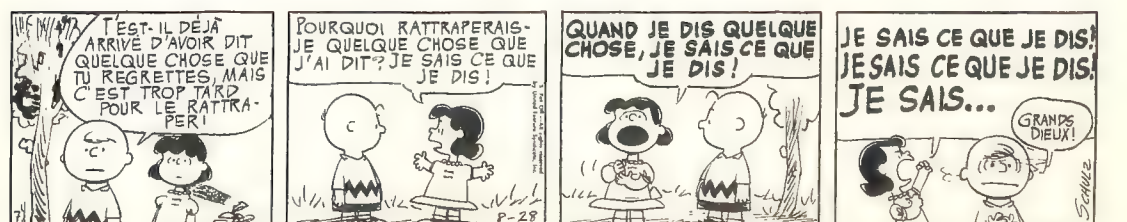
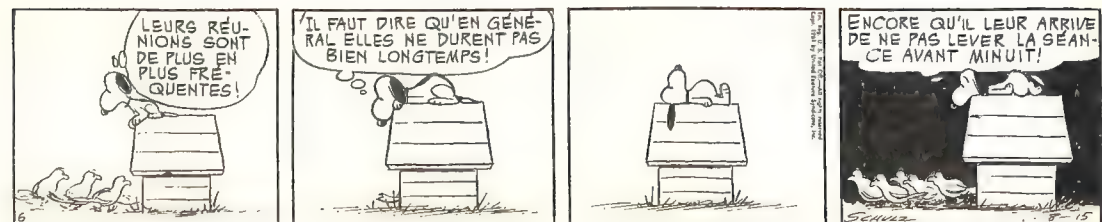
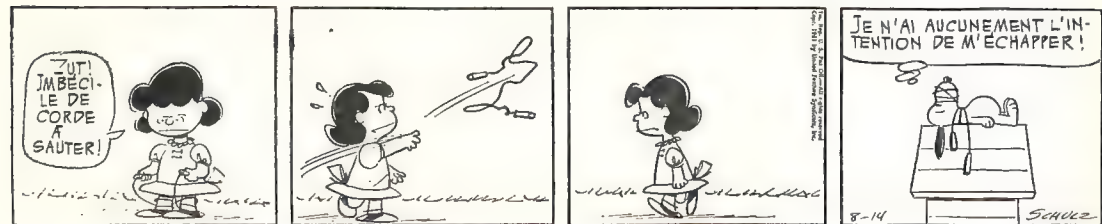
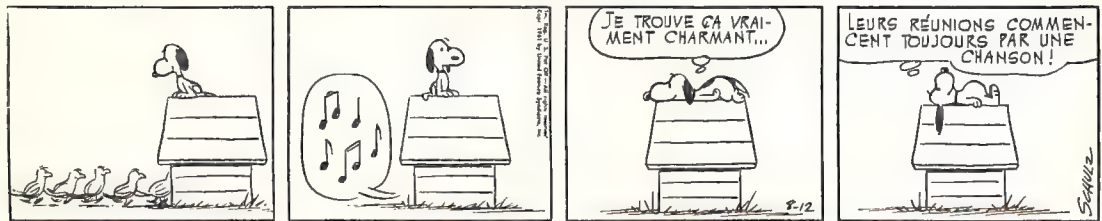
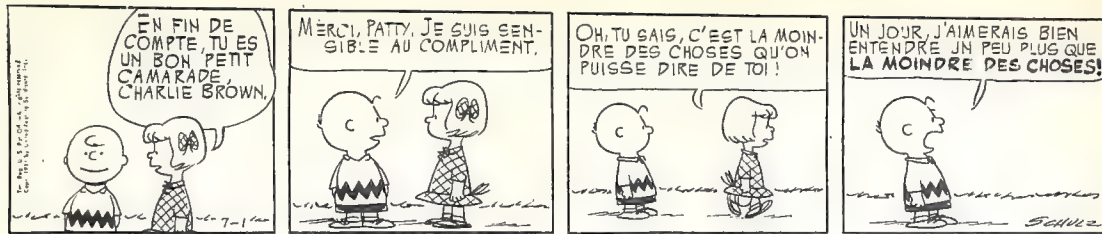
PEANUTS

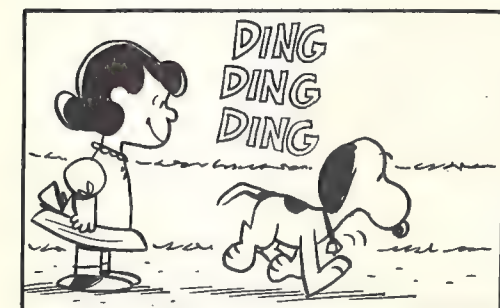
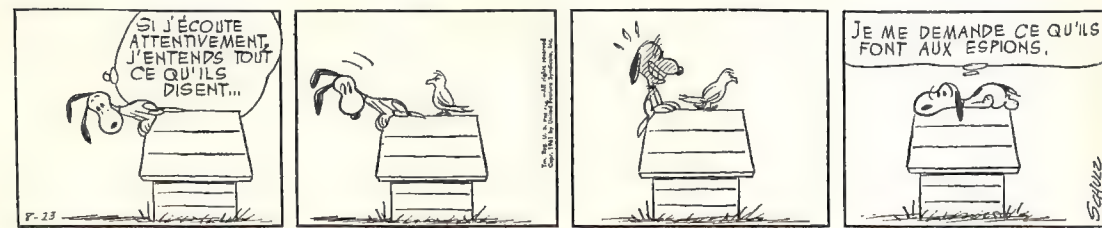
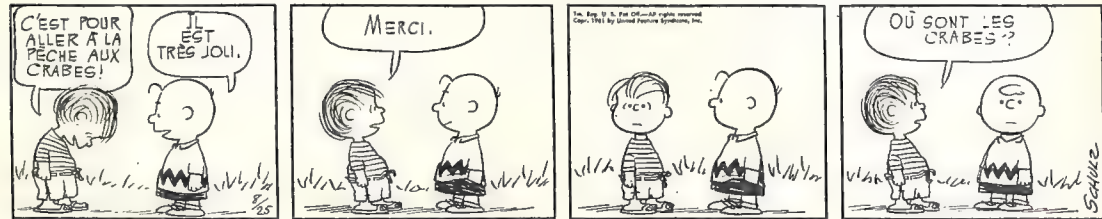
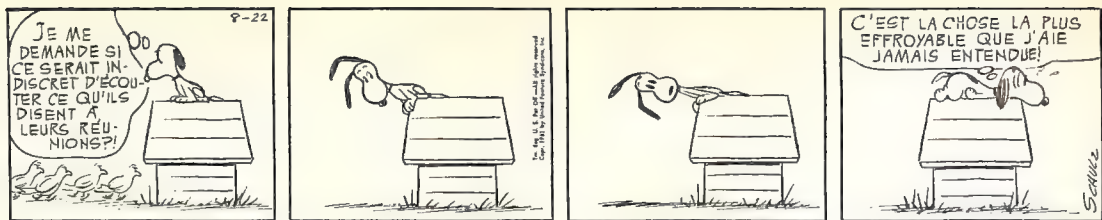


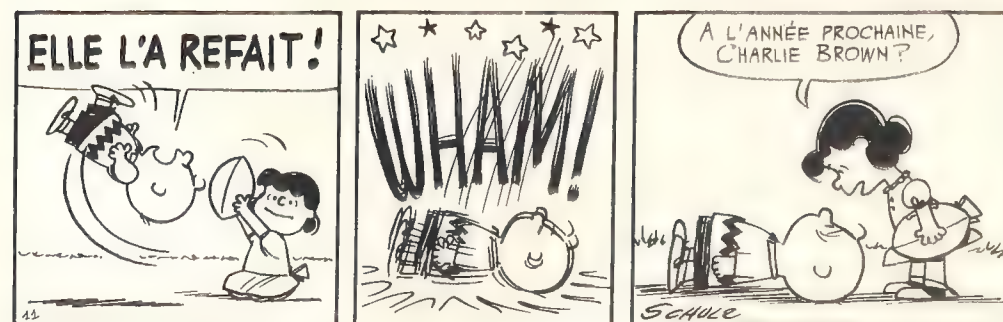
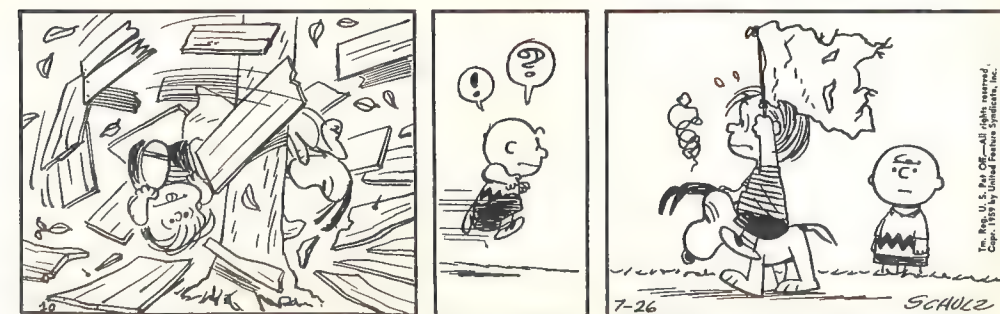
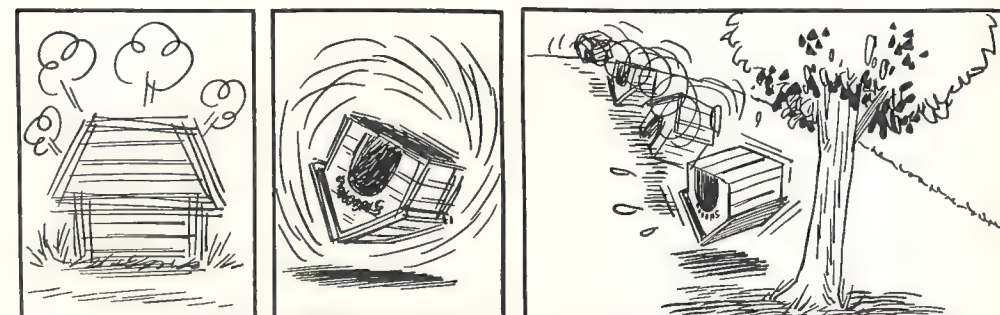
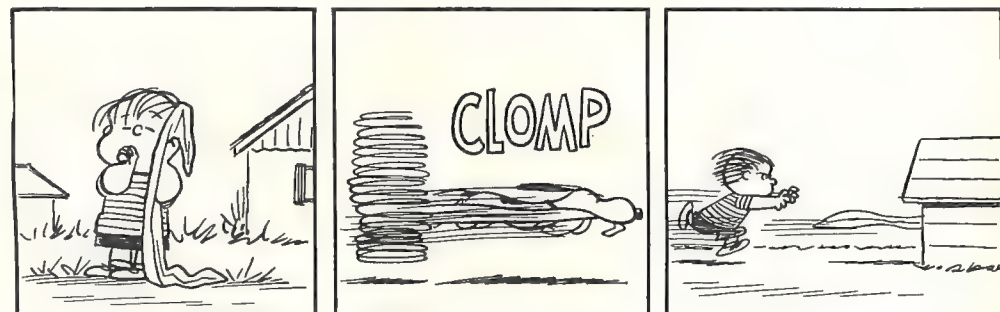
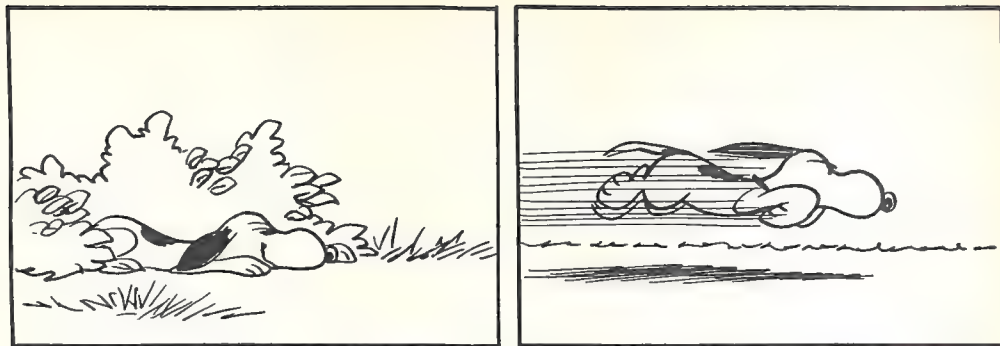
(Conte extrait des « Récits apocryphes », de Karel Capek, qui viennent de paraître, dans une traduction de Marlyse Poulette, aux Editions L'Age d'Homme, à Lausanne. Un volume de 210 pages, dans la nouvelle et déjà très remarquable collection « Classiques slaves ». Prix en France : 18,80 francs.)













(Illustration de Serre.)

En lutte depuis dix ans

CHARLES REBOISE-CLOISON ACCUSE

UN REPORTAGE DE GEBE

Le 13 février 1970, tous les rédacteurs en chef de tous les journaux, revues et périodiques français, trouvaient dans leur courrier la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Je m'appelle Charles Reboisé-Cloison. Mon nom vous est certainement familier car vous m'avez souvent fait l'honneur de vos colonnes et vos lecteurs ont plus d'une fois frissonné au récit des attentats dont je suis quotidiennement l'objet depuis dix ans.

Par manque d'informations (sic) vous n'avez toujours que très vaguement fait allusion aux raisons qui me valent d'être la cible favorite de gens dont vous taisez le nom. (Encore le manque d'informations — re-sic !)

Afin que vous n'ignoriez plus rien du très grave et très important et très universel secret que je détiens ; pour votre bien et pour celui de la société, il importe que vous m'entendiez. C'est pourquoi je vous invite à assister à la conférence de presse que je donnerai chez moi le 20 février, à 15 heures.

L'approche de ma maison présente de nombreux risques. L'ennemi s'opposera certainement par tous les moyens à votre visite. Je compte néanmoins sur votre curiosité professionnelle et sur votre amour de la vérité.

Vous pouvez venir en automobile. Exceptionnellement, je ne m'opposerai pas à leur propulsion.

Il y aura du whisky de ma fabrication. Salut cordial.

CHARLES REBOISE-CLOISON

Villa des Bois - Route de Melun
à 2 km de la sortie de Vironne-le-Vieil (Seine-et-Marne)

A 15 heures précises, je passais le porche de la Villa des Bois. Après la sortie de Vironne-le-Vieil, j'avais chargé successivement cinq confrères qui venaient à pied et qui se montrèrent ravis de profiter de la voiture d'un collaborateur de « Charlie ». Avec Yves, le chauffeur du journal, cela faisait sept, aussi dut-il passer la première pour attaquer l'allée montante conduisant à une terrasse où, debout, vêtu d'un simple costume de grosse

toile, Charles Reboisé-Cloison nous attendait. Yves n'avait pas encore serré le frein à main que, déjà, les portières claquaient. Jaillis ensemble de la voiture, les cinq journalistes, revolver au poing, couraient en direction de notre hôte. A bout portant, je les vis presser la détente, une fois, deux fois, trois fois, sans que rien d'attendu ne se produisit. Certains s'essayèrent à deux mains, mais les armes refusaient de

fonctionner. Toutes enrayées ! Un vrai miracle. Dépités, les cinq faux journalistes s'égaillèrent en maugréant. La végétation abondante du parc les dissimula bientôt à notre vue. — Entrez donc, nous lança Charles Reboisé-Cloison.

Son whisky n'était pas mauvais. Au milieu de la pièce unique s'ouvrait un puits.

Toutes les dix minutes, Elodie, la vieille gouvernante qui tissait elle-même les vêtements de Charles Reboisé-Cloison, retournait un gros sablier et traçait un bâton sur le mur.

— Je crois que vous serez les seuls à venir, dit Charles Reboisé-Cloison... Décidément, la presse est bien poltronne ! Ça ne fait rien. Attention, je commence. Voilà ce que j'ai à dire :

« Il y a du louche dans les techniques modernes. Ça fait dix ans que je le répète et c'est pour-quoi on me tire dessus. C'est d'ailleurs grâce à ce louche que je suis invulnérable, car tous leurs machins, armes à feu y comprises, ça ne marche que si on veut bien.

« Pour se faire tuer, il faut être complice.

« Voilà ce que j'ai à dire : les techniques modernes ne sont pas l'œuvre de l'homme seul. Il y a autre chose derrière et je le prouve.

« Prenons un exemple : le moteur à explosion. Le cycle à quatre temps ? Ça va, je comprends. Qu'en assemblant des pièces on fabrique un engin illustrant la théorie et que l'on prétende qu'en principe rien ne s'oppose à ce que cet engin fonctionne : je suis d'accord. Cela est même séduisant pour l'imagination. Mais que l'on aille au-delà, qu'en tournant une manivelle ou en actionnant une tirette on mette réellement cet engin en route et que son mouvement s'entretienne, alors là, je ne marche plus. D'instinct, mon esprit se cabre. Ma prescience du possible me dit que c'est trop beau pour être vrai.

« Avez-vous jamais bricolé ? Oui ? Alors, vous me comprendrez mieux. Voyez cet homme. Après des heures de patients travaux, il va pouvoir enfin poser son petit moulin sur le ruisseau

qui borde sa propriété. Pendant la descente de la pente gazonnée menant de la maison au cours d'eau, le petit moulin s'emballa au moindre vent. On arrive. Des mains émues présentent au courant la frêle machine. Ses pales effleurent l'eau. Elle est en place. Elle ne tourne pas. L'homme lève alors naturellement la tête pour prendre le ciel à témoin des caprices de la technique et il voit passer un avion. Ailleurs, au même instant, un naïf, le nez levé, s'exclame : « C'est beau, la mécanique ! » Mais, dans la tête de l'homme au moulin, un soupçon naît.

« Moi, mon soupçon date de dix ans. Je roulais en voiture sur une route calme et, n'ayant rien à quoi penser, j'essayais de me représenter tous les mouvements et tous les phénomènes qu'il agissaient simultanément pour propulser ma voiture. Ayant réussi à m'en faire mentalement une représentation globale assez précise, je m'efforçai de lui donner le rythme de fonctionnement du modèle réel. Le vrai moteur tournait à 2 400 tours-minute. Celui de ma tête ne pouvait dépasser 10 t.-min. Me concentrant plus intensément, je réussis à parfaire la vision de mon moteur, mais cela au détriment de sa cadence. Je tombai à 2 t.-min. Brusquement, la négation me monta à la tête. Je hurlai : « Non, non, non ! Ce n'est pas possible ! » Le ton était celui de l'exorcisme. Je constatai bientôt que ma voiture ralentissait. Sous le capot, le vrai moteur s'était arrêté ! Je venais de débusquer un facteur inconnu et de prouver que ce que l'esprit ne pouvait suivre, ne pouvait humainement être. Je m'étonnai de n'avoir jamais pensé à cela plus tôt.

« Je n'allais désormais plus cesser d'y penser et d'appliquer cette réflexion à tout, pour le plus grand déplaisir de ceux qui ont pactisé avec les forces obscures.

« Caler son moteur avec sa tête exige de solides connaissances mécaniques, aussi je vous propose une expérience plus simple et que tout le monde peut faire.

« Placez-vous devant un poste de télévision. Essayez de suivre en pensée le balayage des 819 lignes par le faisceau électronique, et cela vingt-cinq fois par seconde. Rapidement, votre esprit se trouve devant une alternative : se mettre en veilleuse, se détourner, ou bien se révolter et refuser ce phénomène qu'il ne peut suivre... S'il crie NON ! de toutes ses forces, vos yeux verront aussitôt l'écran se vider. La télévision, ça peut se concevoir, mais, humainement, ça ne peut pas marcher.

« Et une machine à coudre non plus ! Et si ça marche, c'est qu'il y a quelque chose d'étranger à l'homme qui s'en mêle.

« Cette chose, c'est ce qui fait voler les avions, partir les révolvers, et qu'un esprit lucide peut mettre en déroute. »

A ce moment, une grenade, probablement lancée de la fenêtre, vint atterrir sur la table. Charles Reboisé-Cloison se leva d'un bond en criant : « Trop compliqué ! Ça ne peut pas fonctionner ! » Puis, cueillant d'une main l'engin rendu inoffensif par son esprit incrédule, il l'alla jeter dans une poubelle.

— Elle est pleine, il faudra la vider, dit-il à sa gouvernante. Et, revenant vers nous : Mon jardin en est farci. Je dois creuser un nouveau trou chaque semaine. Je souhaite qu'ils trouvent autre chose.

Je me hasardai à lui demander qui étaient ces agresseurs acharnés.

— Ce sont des hommes de main

à la solde de « ceux » que j'ai démasqués. Des tueurs payés depuis dix ans par « ceux » qui se sont alliés avec l'inhumain pour faire triompher leur impure technique. Avec qui, avec quoi « ceux-là » ont-ils traité ? Qu'ont-ils donné ou promis en échange ? Je n'ai rien pu apprendre là-dessus. Mais j'affirme que ce marché n'a pu être qu'une abominable trahison de notre civilisation.

« Rappelez-vous comme nous vivions sainement avant l'apparition des techniques complexes ! Le paysan poussait sa charrue et le menuisier sa varlope. Dans le travail comme dans les œuvres achevées, l'esprit ne perdait jamais pied. Vous souvenez-vous de l'homme à bicyclette ? Son équilibre, l'effort appliqué aux pédales, transformé par le pédalier, transmis par la chaîne au pignon et à la roue, tout cela était à tout moment aisément compréhensible et contrôlable. Mais l'homme emporté par l'avion à 2 000 km-h, la femme qui pique à la machine ou écoute un disque, l'homme qui se rase électriquement et celui qui regarde la télévision, celui qui tire le démarreur de sa voiture, celui qui confie sa nourriture au réfrigérateur, l'homme qui appuie sur le bouton de l'ordinateur électronique et celui qui lâche sa pièce dans le distributeur automatique, tous ceux-là déclenchent des forces obscures et s'y livrent passivement. L'esprit soumis se résigne à ne plus tout comprendre, à ne plus tout suivre. Il se laisse distancer. Le plus grave, c'est qu'il démisionne au nom de la logique.

« Même l'ingénieur qui a calculé et dessiné un moteur et dont l'esprit a décidé de chaque trait et de chaque chiffre abandonne délibérément toute poursuite dès que le moteur tourne. Naïvement, il pense que ses plans et ses chiffres étaient bons et que ce mouvement vertigineux dé-

pend d'eux seuls. Mais « celui » qui, tout en haut, le dirige et le paye, « celui-là » sait, et ricane.

« Bien que, depuis dix ans, le cœur y soit moins. Le ricanement est un peu jaune car, depuis dix ans, moi, Charles Reboisé-Cloison, je sais ! »

Soudain :

— Là, Monsieur, sous votre chaise !

La gouvernante désignait à son maître une grenade que nous n'avions pas entendu venir.

— Trop compliqué ! Ça ne peut pas marcher ! hurla Charles Reboisé-Cloison et, d'un coup de pied sec, il expédia la grenade par la porte entrouverte. Nous entendîmes un grognement, puis des pas qui s'éloignaient.

— Les imbéciles, enchaîna notre hôte à voix basse, ils essaient de m'avoir avec des engins de fonctionnement complexe, donc faciles à coincer. Un petit grain de négation et le mécanisme est enrayé.

« Voyez-vous, Messieurs, il leur suffirait d'un arc, ou d'une bonne massue, ou d'un couteau. Un arc, une massue, un couteau, c'est simple. Il n'y a rien à opposer à ça. On comprend tout de suite. L'esprit ne peut qu'approuver. Par bonheur, ils n'imaginent rien d'autre que le pistolet automatique, la grenade dernier modèle ou les mitraillettes perfectionnées. »

Cependant, le jour baissait. Charles Reboisé - Cloison s'adressa à sa gouvernante :

— Elodie, s'il vous plaît, allumez les bougies. Les jours raccourcissent diablement.

Puis, se tournant vers nous :

— Non, je n'ai pas l'électricité, ni l'eau courante, ni le gaz. La

lampe à incandescence, ça va, je comprends. Et les robinets aussi, et l'eau qui coule, et la flamme. Mais les centrales électriques, les stations de pompage, les usines à gaz, c'est louche. Alors j'ai mon puits, ma cheminée et mes bougies. »

Elodie, une bougie à la main, tournait silencieusement dans la pièce, guettant les grenades.

La lueur intime de l'autre bougie, posée sur la table, avait rapproché nos têtes, favorisant les secrètes révélations.

— Maintenant, je vais vous donner des noms.

« J'accuse d'avoir pactisé avec des forces extra-humaines, afin de rendre possibles des réalisations techniques échappant au contrôle de l'esprit :

« Citroën, Renault, Simca, Fiat, Peugeot, Berliet, Frigidaire, Philips, Singer, Ribet-Desjardins, la Manufacture de Saint-Etienne (les armes et non les cycles), Conord, Vélo-Solex, Moulinex, Alstom, Thomson, Schneider, Kodak, Jaz, Lip... »

De temps en temps, une grenade tombait.

Charles Reboisé-Cloison lançait son cri.

Un froissement de feuillage révélait la fuite d'un tueur. Le gong de la poubelle résonnait et l'énumération reprenait :

— ... Tornado, Hoover, Marcel Dassault, Grandin, Teppaz, Michelin, Electrolux...

Un bref ronflement du chauffeur stoppa net Charles Reboisé-Cloison. Après un long silence, il nous confia que le reste ne valait pas la peine d'être cité.

— Des comparses, précisa-t-il. Il ajouta :

— Maintenant, Messieurs, vous êtes aussi menacés que moi. Les confidences que je viens de vous faire vous exposent aux

coups de l'ennemi. Comme vous n'avez pas encore mon entraînement pour les parer, je vous propose de vous reconduire avec ma voiture jusqu'à la gare de Vironne-le-Vieil. Je connais un raccourci à travers champs. Demain, je mènerai votre auto à la ville, où vous pourrez la faire reprendre. Cela doit vous paraître un peu compliqué, mais c'est la solution la plus sûre.

Nous nous levâmes. Une porte faisait communiquer directement la pièce unique et le garage. Elodie, qui nous précédait, s'immobilisa soudain. Sa main tenant la bougie s'abaissa lentement, faisant émerger de l'ombre un cadavre. Charles Reboisé-Cloison ne marqua aucune surprise.

— C'est un tueur à la solde de ceux qui soutiennent mon action, dit-il... Chargé de me surveiller, il a dû se laisser surprendre. Ces pauvres diables sont en général médiocrement armés et peu payés. Ceux qui luttent avec moi n'ont pas les moyens des « autres », bien qu'ils se soient groupés. Ce sont tous des tenants des techniques simples qui trouvent là une bonne occasion de contrer des concurrents commercialement dangereux. Leur Association, activement présidée par Gilette, comprend des fabricants de balais, les dissidents de la Manufacture de Saint-Etienne (Section cycles), des fabricants de ciseaux à gazon, de glacières à glace, d'aiguilles, de tricoter, de triporteurs à pédales, de dessous de plats à musique, de fers à friser... En définitive, leur aide me cause plus de soucis qu'elle ne m'apporte de réconfort. Ainsi, en rentrant, je vais devoir enterrement ce garçon. C'est le cinquième en une semaine et, dans ce jardin plein de grenades, je ne sais vraiment plus où creuser. Mais que cela ne vous mette pas en retard ! Installez-vous. Moi, je vais m'occuper du moteur.

Curieuse voiture. Toute en bois. Une sorte de caisse sur roues. Pas de portières, simplement des ouvertures dans les parois, donnant accès à l'intérieur. Deux trous ronds à l'avant, un devant le chauffeur, l'autre devant le passager, et un trou semblable à l'arrière. Au lieu de banquettes, des chaises de jardin. A la place du volant, un simple levier. En me penchant pour inspecter l'arrière, je vis Charles Reboisé-Cloison occupé à tourner une grosse clef du même modèle que celles que l'on voit sur les jouets mécaniques. Juste à ce moment, il leva la tête :

— Voilà, c'est fini, dit-il avec un clin d'œil. Vous savez, c'est vraiment une auto à ressort. Pas plus compliquée que les autos jouets. Simple et robuste. Un vrai régal pour l'esprit.

Il sauta sur sa chaise.

— Voyez ! Pas de volant. Un simple palonnier agissant directement sur l'essieu avant et que je dirige avec mes pieds. Ce levier-là, entre mes jambes, c'est à la fois le frein et l'accélérateur. Vous êtes prêts ? Alors, en route ! Elodie ?... La porte !

Charles Reboisé-Cloison abaissa le levier. L'engin bondit dans le noir, évitant de peu Elodie. La grosse lanterne accrochée à l'avant éclairait un chemin de terre bouleversé. Le ressort nous précipitait à toute allure sur des bosses herbues et nous jetait avec vigueur de l'ornière au talus. Nos chaises filaient d'un bord à l'autre en râpant le plancher. Tout le véhicule gémissait et grinçait comme un vieux cargo dressé sur des récifs, mais la voix forte du capitaine dominait la tempête. Sans relâche, comme une corne de brume, il lançait les invectives protectrices en direction du chemin :

— De quoi, Des mines ? Trop compliqué ! Ça ne marche pas ! Des mines ? Ça n'est pas humain ! Ça ne peut pas fonctionner ! De quoi ? Des mines ?...

Les roues faisaient gicler des gerbes de gamelles bosselées. Dans le sillage du fourgon emballé, des ombres se levaient et, bras au ciel, s'enfuyaient à travers champs.

Nous arrivâmes à la gare en même temps que le train. Nos adieux furent chaleureux, presque émus.

— Pas la peine de vous presser, dit notre ami, votre locomotive peut attendre. Ces gros engins, je les coince comme je veux. Merci d'être venus. Merci ! Et revenez bientôt. Je crois qu'il est temps de passer à l'attaque. Je compte sur vous pour alerter le monde et dénoncer cette monstrueuse forfaiture.

— Faites-nous confiance, Monsieur Charles Reboisé-Cloison. Voulez-vous que nous vous donnions quelques tours de clef ?

— Inutile. Le ressort a de la réserve. Il me remmènera chez moi facilement. Au fait, appelez-moi donc Charles. Au revoir !

Nous sautâmes dans le train et lui sur sa chaise. Nous démarrâmes ensemble. Dernier grand signe des bras. Nous vîmes la grosse lanterne décrire une large circonférence et s'éloigner en dansant.

— De quoi ? Des mines ? Ça ne marche pas !... Trop compliqué !... Comprends pas ! De quoi ! Des mines ?... Pas humain !

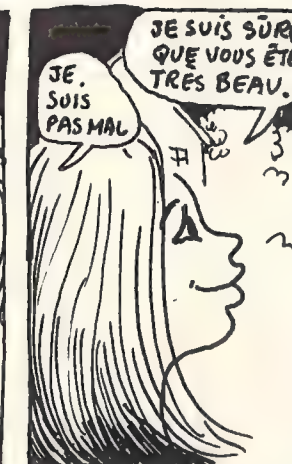
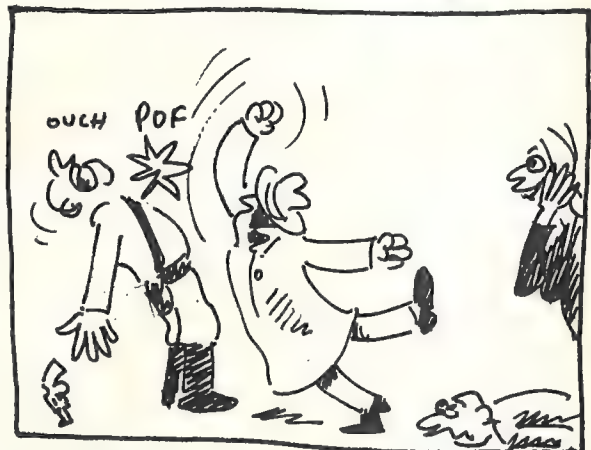
Un grand coup de sifflet rauque et furieux éteignit la litanie lointaine. Yves dormait déjà.

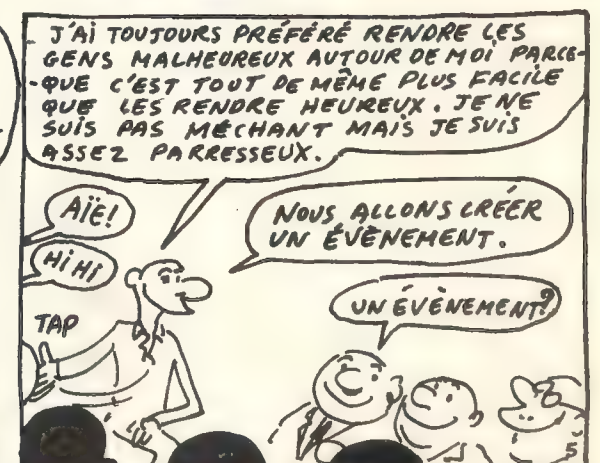
A grand coups de reins, la locomotive arrachait le train. Pendant quelques minutes, j'essayai de me représenter le fonctionnement d'une machine à vapeur. Je me surpris à murmurer tout haut : « C'est bien compliqué »...

Le train ralentit et s'arrêta. Un employé balança le nom de la station tout le long du convoi. Puis le train repartit doucement, reprit de la vitesse, et je m'endormis.

Gébé













LA GRANDE CHEVRE

La grande chèvre avait déjà brouté la vieille gardeuse et la forêt. De la maison, elle ne fit qu'une bouchée. Un quartier de lune maintenant. Puis un vent du nord. Et lors, la bique de boire un si gros coup de mer qu'on va-t-à pieds z'à Douvres. Enfin, enfin, une feuille de laitue! Si j'avais eu cette feuille de laitue tout de suite, dit-elle, je n'aurais rien mangé d'autre.

L'AVALEUSE DE SABRES

Il faut reconnaître qu'elle en avalait. Mais elle digérait très mal ces sabres. Et de temps en temps, une volée de sabres refusés par son estomac venait frapper en pleine figure les gens qui la regardaient de trop près.

ON PEUT SE TROMPER

Tiens, c'est une girafe et j'ai cru si longtemps que c'était un pommier. Alors ces pommes que j'aimais tant? — C'était de la crotte, Aristide. — De la crotte! alors, j'aimais de la crotte? — Mais oui, Aristide, on peut se tromper et le principal c'est d'aimer.

LE MIREUR D'ŒUFS

Qu'est-ce qu'elle connaît aux œufs, cette poule? Ah, je les connais, moi, les œufs. Je les mire, les mire, les mire. Ce qui s'appelle mirer. Pas un grain, pas une étoile de ce petit univers qui m'échappe. Un œuf, quelle merveille! Et pondre ça, une poule! De quoi je m'mêle! Ah, laissez-moi pondre, moi, et vous verrez de l'œuf!

L'INNOCENT

Quarante ans de baigne et la Justice reconnut l'innocence de Lucien. Quand même, il aurait pu le dire plus tôt. Il l'avait dit, soit, mais il a dû le dire mal; il aurait dû le dire bien, très bien, ce qui s'appelle bien, enfin si bien qu'on aurait été forcé de le croire.

ÇA DURE

Non, ça ne peut plus durer! C'avait déjà duré longtemps; ça se mit à durer encore. Ah! non, ça, ne pouvait plus durer. Ça se mit à durer de plus belle. Ça dure encore. Ça ne peut absolument plus durer. (Je vous confie que ça durera toujours.)

CONSEILS

Ne jetez pas les membres dans la Seine, ça fait des complications. Ne coupez pas le cadavre en morceaux, ça fait des complications. Ne tirez pas, n'empoisonnez pas, ne poignardez pas, ça fait des complications. Persuadez la victime par la douceur, la patience, le dévouement, le sacrifice, l'amour. Elle tombera d'elle-même comme une poire mûre.

UN VENT SOURD

Enfin, le vent se coucha. Croyait dormir, le pauvre. Mais un autre vent se leva et lui perça les oreilles. Pauvre vent sourd qui se promène tristement désormais et n'entend plus son propre chant. Faut jamais croire qu'on est seul vent au monde.

(extrait des « Cerveaux brûlés ». © Flammarion 1969)

ON N'A PAS LA VIE FACILE, SI ON RESTE
ENSEMBLE, LES GENS NOUS TRAITENT DE
FASCISTES, ET SI ON PREND ONÉSIME
PARMI NOUS, C'EST TOUT DE SUITE LA PANIQUE...

SS O

m C'EST
PAS MOI
QUI IRAI
TE PLAINDRE
SI TU TE
CASSES
LA FIGURE!

m

ON N'AURAIT JAMAIS
DÛ T'ACCEPTER DANS
UN ALPHABET CIVILI-
SÉ AVEC UNE COIF-
FURE PAREILLE.

IY

JE VOUS
DEMANDERAI
DE BIEN VOULOIR
SOUFFLER DANS
L'ALCOOLTEST...

3 3

NON, PAS ICI,
TOUT LE MONDE
PEUT NOUS
VOIR!

MZ

T'AS L'AIR D'UN
CUL-TERREUX!

T

ALPHABETE

JACK WOHL

ON A JUSTE
DE QUOI
ACHETER
HARA-KIRI.

4F

MENSUEL?

VOTRE PRÉTENTION,
MON CHER, NE
PEUT QUE FAIRE
SOURIRE UN
MATHÉMATICIEN...

! 0

C'EST BIEN GENTIL,
LEURS HAPPENINGS,
MAIS DE QUOI
ON A L'AIR?

PTA

JACK WOHL 7-31

©1967 by United Feature Syndicate, Inc.

SI, JE T'AIME
BIEN, URSULE,
MAIS ON NE
CONSTRUIT
PAS UN MARIAGE
SUR UNE PASSION
COMMUNE POUR
LE BASKET-
BALL!

U

U

le courrier de charlie

J'aimerais que vous éclairiez ma lanterne sur un point de bibliographie. Les textes de W. de Pawlowski que vous avez publiés dans votre dernier numéro sont annoncés au sommaire sous le titre : « On se fout de nous ». Or, à l'intérieur du journal, ce titre se transforme en : « On se moque de nous ». Alors ? Faudrait savoir ! On se moque de nous ou on se fout de nous ?

Pierre Georges
Paris-12^e

On se fout de nous. Le titre du bouquin de Pawlowski est : « On se fout de nous ». Nous n'arrivons pas à comprendre comment notre secrétaire a pu ainsi taper un mot pour un autre. Elle n'a pourtant pas froid aux yeux, d'habitude. Il faut dire, à sa décharge, qu'elle n'est pas encore bien habituée au maniement de sa nouvelle machine à écrire à pédales.

Je suis le correspondant de Charlie Brown. Il y a bien longtemps que je n'ai pas reçu de lettres de lui. Déjà qu'on me voit jamais dans vos bandes dessinées. Alors si en plus on ne m'écrit pas...

Le correspondant de
Charlie Brown

Charlie Brown a été très occupé, ces derniers temps, par la préparation de la nouvelle saison de baseball. Il nous a chargé de vous dire qu'il avait le moral. Nous avons mis le champagne à rafraîchir.

Qui est l'auteur de la publicité pour la Guilde du Buffet ? Plus je la regarde, plus je rigole.

Henri Roussel
Paris-5^e

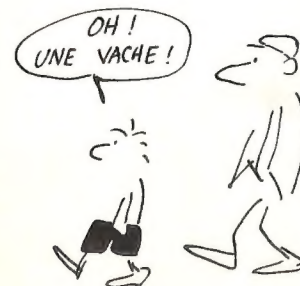
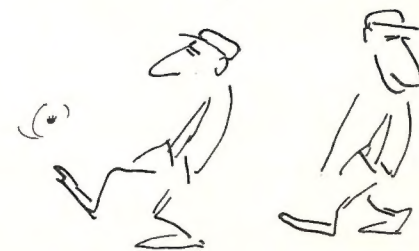
Gébé.

Je vous écris pour vous remercier de vous être penché sur le problème agricole dans votre dernier numéro. On demande pourtant pas grand-chose. D'abord, faudrait remonter d'un rien la terre qu'est vraiment un peu basse. Si on nous l'amenait seulement à hauteur de table, on pourrait travailler assis, ce qui serait bien appréciable, dame. Y'a aussi qu'on en a assez d'être réveillés par cette saprée cochonnerie de chant du coq. La Manufacture de Saint-Etienne devrait bien fabriquer un réveil-matin qui pondrait des œufs. Et si vous pouviez m'envoyer un peu de tabac : j'en ai bientôt plus.

M. Delassistance
ouvrier agricole

Pour le tabac, pas la peine d'y compter. Mais pour ce qui est de faire monter la terre, on va y réfléchir.

mon papa



REISER

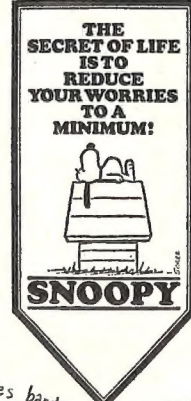


Le concert de 2 heures pour orchestre symphonique & pop-group "200 MOTELS" de Frank Zappa (de l'ancien Mothers of Invention) sera probablement interprété pour la première fois



en juin à Amsterdam. Cette fois-ci le livre, expecté de Richard Neville sur l'underground paraîtra. Le nom

est Play Power et l'éditeur est Jonathan Cape, Londres. Cette année-ci l'industrie de Charlie Brown & Snoopy produira 50.000.000 de dollars. On vend e.g. des chemises,



des banderoles, des serviettes et des mangeoires de chiens. L'industrie de Mickey Mouse

va bien aussi. En Angleterre on peut s'acheter des jackets de cuir Mickey Mouse (au dessous), des chaises M.M., des shirts M.M., des horloges M.M., et des souliers Minnie Mouse.



Et en France on a mis en vente une petite femme en plastic, de Wolinski.